

AVERTISSEMENT

Ce texte a été téléchargé depuis le site

<http://www.leproscenium.com>

Ce texte est protégé par les droits d'auteur. En conséquence avant son exploitation vous devez obtenir l'autorisation de l'auteur soit directement auprès de lui, soit auprès de l'organisme qui gère ses droits (la SACD par exemple pour la France).

Pour les textes des auteurs membres de la SACD, la SACD peut faire interdire la représentation le soir même si l'autorisation de jouer n'a pas été obtenue par la troupe. Le réseau national des représentants de la SACD (et leurs homologues à l'étranger) veille au respect des droits des auteurs et vérifie que les autorisations ont été obtenues, même a posteriori. Lors de sa représentation la structure de représentation (théâtre, MJC, festival...) doit s'acquitter des droits d'auteur et la troupe doit produire le justificatif d'autorisation de jouer. Le non respect de ces règles entraîne des sanctions (financières entre autres) pour la troupe et pour la structure de représentation.

Ceci n'est pas une recommandation, mais une obligation, y compris pour les troupes amateurs.

Merci de respecter les droits des auteurs afin que les troupes et le public puissent toujours profiter de nouveaux textes.

50 ANS QU'ILS NE S'ÉTAIENT PLUS VUS...

Comédie en 4 actes
de
BERNARD FRIPIAT

À JEANINE THÉMANS

Bernard FRIPIAT 25 rue de la Croix Nivert 75015 PARIS

Tél. : 01.47.83.94.72.

<http://b.fripiat.googlepages.com/>

b.fripiat@noos.fr

Dépôt : SABAM (Belgique) Responsable : Yves Haubourdin

(00 32 2 286 82 73) yves.haubourdin@sabam.be

Merci de noter que cette pièce est déposée à la SABAM et non à la SACD

Merci de me jouer !

Durée. 1h40 heure.

La Marquise. (69 ans). À 17 ans, elle les abandonna tous pour épouser un marquis de 83 ans. Depuis, elle ne les a plus revus. À commencer par ses deux prétendants qui ont passé leur adolescence à se la disputer. Durant toutes ces années, ils l'ont crue riche en Amérique du Sud, alors qu'elle était si proche d'eux, dans tous les sens du terme. Et puis, à 69 ans, à la suite d'une terrible épreuve, elle a eu envie de les revoir et leur a écrit...

Raymond. (69 ans). Il y a 50 ans, il l'aimait et luttait à armes égales avec un concurrent de son âge. Puis, un 26 janvier, il crut qu'il avait gagné. Hélas, un vieux milliardaire lui piqua la femme de sa vie. Cette déception le rendit bougon et il se lança à fond dans des études qui firent de lui un professeur. Il l'attendit un peu, constata son incapacité à tomber amoureux de quelqu'un d'autre et prit la décision que sa vie sexuelle se ferait en payant. Et puis voilà, après 50 ans, elle revient. Et on a essayé de le lui cacher...

Jean. (69 ans). Il y a 50 ans, il l'aimait et luttait à armes égales avec un concurrent de son âge. Puis, un 26 janvier, il crut qu'il avait gagné. Hélas, un vieux milliardaire lui piqua la femme de sa vie. Cette déception le rendit aigri et il faillit se faire curé. Puis il décida de l'attendre. Quand il comprit qu'elle ne reviendrait pas, il décida de passer un concours d'entrée à l'administration fiscale. Quand il apprit sa réussite, il décida que les riches allaient payer, payer un amour déçu, une vie morale irréprochable et une vie sexuelle passée dans la solitude. Il vit d'abord ce retour de la Marquise d'un mauvais œil. Puis, il se dit qu'il s'était suffisamment vengé, que la vie avait passé et qu'ils avaient vieilli. Finalement, ce retour lui plaît.

Anne. (35 ans). Ancienne prostituée de luxe, elle travaillait dans une maison où l'ambiance n'était pas trop mauvaise. Lorsque la maison ferma, elle se retrouva à la rue et faillit mal finir. Heureusement, un ancien client lui indiqua ce café où ils l'accueilleraient quel que soit son passé. Depuis, elle a trouvé une nouvelle famille. Et finalement, même si elle gagne moins, elle s'amuse bien.

Ferdinand. (69 ans). Il y a 50 ans, il était celui dont on se moquait parce qu'il était gentil et maladroit. Finalement, il est le seul à avoir épousé une fille du groupe. Depuis, il tient ce café hérité de ses beaux-parents et forme avec son épouse un couple parfait car chacun a su garder précieusement ses petits secrets. La venue de la Marquise perturbe un peu ses habitudes, mais comme elle réjouit sa femme, il est ravi.

Josiane. (69 ans). Il y a 50 ans, elle était celle que les garçons ne remarquaient pas, tout excité qu'ils étaient par la belle qui allait devenir marquise. Quand celle-ci est partie, Josiane est devenue la reine du groupe dont elle a épousé le plus gentil avec lequel elle gère le café de ses parents. Depuis, elle dirige son petit monde, décrétant le bannissement de l'un, adoptant l'autre, accueillant une troisième. Et puis

de temps en temps, un regard au travers de la porte vers l'Amérique du Sud où une marquise doit avoir une vie de rêve dans le beau monde. Elle ne crut jamais la revoir quand elle reçut cette lettre, adressée à son nom de jeune fille. Depuis, son seul but est que « tout se passe bien ». Elle n'en dort plus...

Dominique. (66 ans). Il y a 50 ans, elle était la petite qu'il fallait toujours emmener et dont on craignait qu'elle ne parle. À cette époque, elle a remarqué que quand « les grands » se disputaient, ils étaient plus gentils avec elle. Depuis, elle adore que les gens se disputent. Célibataire, plutôt mignonne, elle n'est jamais aussi heureuse que quand elle peut piquer l'amant d'une « grande ». Petit à petit, son caractère l'éloigna du groupe. Ça fait déjà plusieurs années qu'elle « ne voit plus personne ». Et puis, récemment presque par hasard, elle a appris que la Marquise revenait. Pas question qu'on la laisse à l'écart. Elle fera tout pour participer à la fête, même si, en échange, elle devra redevenir pour quelque temps « la petite ».

Ophélie. Fidèle cliente du bistrot, tellement fidèle qu'elle fait partie de la famille. Évidemment, elle boit beaucoup et fait beaucoup de gaffes, mais comme elle a un cœur d'or, on lui pardonne.

Rosine. (40 ans). Personnage secondaire, elle sera le grain de sable qui révélera la vérité. Après cinq années de prison pour trafic de drogue, elle revient voir « ses chers amis » qui la considèrent comme leur fille et dont elle héritera. Leur café, objet de l'héritage, devrait être l'endroit d'une seconde carrière. Elle peut revenir la tête haute, ils la croyaient en retraite dans un monastère sicilien.

La pièce. Constituée d'un décor unique représentant un café et dont la difficulté est qu'il lui faille trois sorties, cette comédie donne naissance à neuf personnages.

On n'oublie jamais son adolescence. Les amitiés, les amours que nous avons connus à cette époque de notre vie, nous collent éternellement à la peau. Une retrouvaille, même si 50 années ont passé, peut faire tout revivre : les joies, les peines, les rancœurs, les amours... Tout recommence comme si on s'était quitté hier.

b.fripiat@noos.fr

ACTE 1

Nous sommes à l'intérieur d'un café qui comporte trois sorties, une vers l'extérieur, une autre vers la remise et une troisième vers les chambres.

Scène 1

Josiane est seule en scène.

Ferdinand. *(Hors de scène).* Où est ma cravate ?

Josiane. *(Énervée).* Devant tes yeux.

Ferdinand. *(Entrant).* Tu peux me faire le nœud ?

Josiane. À ton âge !

Ferdinand. Justement, apprendre à mon âge, c'est trop tard.

Josiane. *(Lui montrant sa cravate).* Tu me feras le plaisir de ne pas me demander de faire ton nœud devant Madame la Marquise.

Ferdinand. Voilà comment, à l'âge de 69 ans, le sieur Ferdinand, en l'occurrence moi-même, se mit à changer de cravate tous les jours de la semaine.

Josiane. Tu essayeras de ne pas perdre le nœud en l'enlevant. J'irai t'en acheter une autre cette après-midi.

Ferdinand. Jean arrive à quelle heure ?

Josiane. *(Levant les bras au ciel).* Dieu seul le sait !

Ferdinand. *(Fataliste).* Et il ne nous le dira pas.

Josiane. J'ai demandé à Anne de venir nous donner un petit coup de main.

Ferdinand. Annette ?

Josiane. *(Rectifiant).* Anne ! Dorénavant, nous l'appellerons Anne.

Ferdinand. Pourquoi ? On l'a toujours appelée Annette.

Josiane. *(Gênée).* Au bordel aussi, on l'a toujours appelée Annette.

Ferdinand. Moi, j'aimais bien Annette. Ça avait un petit côté attendrissant. J'aime les petits côtés attendrissants.

Josiane. Tu n'auras qu'à l'appeler « ma petite Anne ».

Ferdinand. Peut-être, mais on ne m'empêchera pas de penser que ce n'est pas en changeant son nom que l'on modifiera son passé. Madame la Marquise devra s'y faire.

Josiane. Il est hors de question qu'elle l'apprenne !

Ferdinand. Je te rappelle que lorsque tu l'as engagée comme serveuse, tu as pris toute la ville à témoin de ton grand cœur. *(L'imitant).* La vie, Madame, on ne sait jamais ce qu'elle peut nous réserver.

Josiane. Et personne n'a jamais trouvé quelque chose à y redire !

Ferdinand. (*Sérieux*). Si quelqu'un avait dit quelque chose, je l'aurais tué. Heureusement pour leur santé, ils étaient admiratifs. D'aucuns risquent, d'ailleurs, de communiquer leur admiration à Madame la Marquise. (*Imitant des passants*). Josiane, elle a un cœur d'or. Tenez, vous connaissez la petite serveuse qui travaille chez elle ?

Josiane. Encore faudrait-il qu'ils la rencontrent.

Ferdinand. Tu comptes l'emprisonner ?

Josiane. La protéger. Pas question qu'elle subisse des pressions.

Ferdinand. Je te rappelle tout de même que nous tenons un café.

Josiane. Fermé ! Et la fermeture durera aussi longtemps qu'elle le désirera.

Ferdinand. Elle a peut-être envie de voir du monde.

Josiane. Si elle n'a écrit qu'à nous, c'est qu'elle ne voulait parler à personne d'autres.

Ferdinand. Tu es la seule à n'avoir jamais déménagé en 50 ans. Quand elle est partie, tes parents tenaient déjà ce café.

Josiane. As-tu pensé qu'il s'agit d'une femme riche ?

Ferdinand. (*En homme désintéressé*). Pas mon genre !

Josiane. Crois-tu qu'elle ait envie de voir défiler ici une foule de mendiants qui lui piqueraient son fric en la culpabilisant par-dessus le marché ?

Ferdinand. Tu crois qu'elle ferait ça ?

Josiane. Qui ?

Ferdinand. Ben la foule !

Josiane. Certaine !

Ferdinand. Moi, si la foule essaye de la culpabiliser, je la tue !

Josiane. J'espère bien que devant elle, tu cesseras de tuer quelqu'un toutes les quinze secondes.

Ferdinand. Tu crois peut-être que dans le beau monde, ça ne le fait pas ?

Josiane. Si, mais ça ne se dit pas.

Ferdinand: Et bien, si on la culpabilise, je tuerai le « on » sans le dire.

Scène 2

On frappe.

Anne. (*Hors de scène*). C'est Annette !

Josiane lui ouvre.

Bonjour, Madame Josiane !

Josiane. (*Gênée de ne pas dire Annette*). Bonjour !

Ferdinand. (*Jouant l'homme du monde*). Bonjour, ma petite Anne !

Anne. Alors qui c'est que c'est que vous tuez, aujourd'hui, Monsieur Ferdinand ?

Ferdinand. (*Jouant l'homme du monde*). Ce sont des choses qui ne se disent pas, ma petite Anne !

Anne. (*En admiration devant la tenue de Ferdinand*). On a beau dire, la visite d'une marquise, ça vous change un homme.

Josiane. Qu'est-ce que tu racontes Annette ?

Ferdinand. (*Rectifiant*). Petite Anne !

Josiane. (*D'une adorable mauvaise foi*). Monsieur est toujours habillé ainsi !

Anne. Ah bon ?

Josiane. (*Autoritaire*). En tout cas c'est ce que tu répondras si l'on te le demande.

Ferdinand. (*Jouant l'homme du monde*). Faudra t'y faire ma petite Anne. Maintenant tu sers le beau monde.

Anne. Décidément, j'aurai tout servi dans la vie.

Ferdinand. (*Doctoral*). Nul ne sait, ma petite Anne, où les chemins de la vie peuvent vous conduire (*un temps*) dans la vie.

Josiane. Au fait, ça ne te dérange pas trop si nous t'appelons Anne. Nous attendons une personnalité et je trouve ce prénom plus digne de toi.

Anne. Ne vous inquiétez pas, Madame Josiane. Pour ce qui est du beau monde, je connais. Car Madame Josiane, vous me croirez si vous voulez, mais chez Madame Rosette, je peux vous dire que j'en ai vu du beau monde.

Josiane. (*Génée*). Anne !

Anne. Vous ne me croyez pas ?

Josiane. C'était des hommes. Nous accueillons une dame.

Anne. Dans quel monde vivez-vous, Madame Josiane ? Chez Madame Rosette, à part les mineurs, on faisait tout, homme, femme, tout. Je vous prie de croire que j'en ai servi des grandes Dames. Vous verrez que votre cousine finira un jour ou l'autre par vous parler d'une que j'aurai connue, (*d'un air entendu*) intimement.

Josiane. Si ça arrive, j'espère que tu ne diras rien

Anne. N'ayez crainte, Madame Josiane ! Je sais me tenir. Chez Madame Rosette, on savait se tenir. Par exemple, quand je suis arrivée, Madame Rosette payait encore de sa personne et forcément on s'est vue sous des positions que je ne vous décrirai pas mais que je vous laisse deviner. (*Un temps*). Et bien, je ne l'ai jamais tutoyée. Et, après plus de 20 ans de maison, vous me croirez si vous voulez, Madame Josiane, mais je continuais à l'appeler Madame Rosette. Et oui, Madame Josiane, c'était comme ça chez Madame Rosette.

Ferdinand. (*Amusé*). Alors, rassurée, Madame Josiane !

Anne. Si je pouvais vous donner un conseil, ne vous laissez jamais impressionner par une marquise ! Une marquise n'est jamais qu'une femme comme nous qui a épousé un marquis.

Josiane. (*Choquée*). Annette !

Ferdinand. (*Rectifiant*). Petite Anne !

Anne. J'ai bien une copine qui est devenue duchesse !

Ferdinand. Petite Anne n'a pas tout à fait tort. Quand elle est partie, Arlette était comme moi. Enfin, à peu de chose près.

Anne. (*Coquine*). Peu de chose !

Josiane. (*À Anne, choquée de la plaisanterie d'Anne*). Annette !

Ferdinand. (*Rectifiant*). Petite Anne !

Josiane. (*Un temps*). Il est vrai que lorsqu'elle s'est mariée, elle était comme nous. Mais en 50 ans, elle a dû apprendre les bonnes manières qui font, que maintenant, elle n'est plus comme nous.

Anne. Son Marquis vient avec ?

Josiane. J'ai bien peur que non ! Il avait 85 ans.

Anne. Quand il est mort ?

Ferdinand. Quand ils se sont mariés.

Anne. Et elle ?

Josiane. (*Voulant sauver les apparences*). Elle était moins jeune qu'elle n'en avait l'air.

Ferdinand. Elle avait au moins 17 ans.

Josiane. (*Soucieuse de défendre sa cousine*) Et alors ? Il y en a qui se marient plus jeunes avec de plus vieux.

Ferdinand. (*Sceptique*). Faut trouver. (*Un temps. Nostalgique*). Remarque, le vieux n'était pas à plaindre. Elle était belle l'Arlette. (*Pensant à lui*). Une telle pépée, même à un âge que l'on pourrait qualifier de respectable.

Anne sourit en imaginant Ferdinand avec une fille de 17 ans.

Ne ris pas, ma petite Anne, les femmes ont besoin d'expériences !

Anne. (*Pensant à sa carrière*). Moi ça va !

Ferdinand. Je parle des femmes en général. Toi, tu es une femme en particulier. Mais les femmes en général ont besoin d'expériences. (*Se mettant à penser à lui*). Et plus elles sont jeunes, les femmes en général, plus elles ont besoin d'expériences.

Josiane. (*Prenant le public à témoin*). Chez lui, ce n'est pas le démon de midi, mais le démon du soir.

Scène 3

Ophélie entre.

Ophélie. Bonjour !

Josiane. (*À Anne*). Pourquoi n'as-tu pas fermé la porte ?

Anne. (*Sincère*). Parce que vous ne me l'avez pas demandé.

Josiane. C'est malin ! Excuse-moi, Ophélie ! Aujourd'hui, c'est fermé. Aucun client ne rentre.

Ophélie. (*Triste*). Tu as toujours dit qu'à tes yeux, je ne serai jamais une cliente.

Ferdinand. (*Très homme du monde*). Certes, ce n'est point tout à fait faux.

Ophélie. Vous êtes habillé bizarrement, Monsieur Ferdinand !

Josiane. On attend une visite.

Ophélie. (*D'une voix qui culpabilise*). Josiane, tu as honte de moi.

Josiane. Mais non !

Ophélie. (*D'une voix pleine de défis*). Alors, je reste.

Josiane. D'accord. Mais tu promets de ne pas boire.

Ophélie. Tu es bien la première cafetière à me demander ça.

Josiane. Tu seras gentille de ne plus m'appeler cafetière.

Ophélie. Comment veux-tu que je t'appelle ?

Josiane. Comme tout le monde,

Elle les prend à témoin. Ils se demandent tous ce qu'elle veut dire. Elle répond elle-même.

Patronne.

Ferdinand. (*Prenant Anne à témoin*). Ou Madame Josiane, c'est ainsi que l'on parle dans le beau monde.

Ophélie. On ne boit pas dans le beau monde ?

Ferdinand. Probablement, mais je ne sais pas si ça se dit.

Anne. Dans le beau monde, on ne boit pas, on se trempe la lèvre.

Ferdinand. À la rigueur, on peut se tremper les deux.

Ophélie. Je me les tremperais bien dans un petit café.

Ferdinand. Excellente idée ! C'est d'ailleurs une trempette que les miennes partageraient avec joie.

Josiane. Anne, peux-tu nous servir trois cafés ? Tu peux en prendre un si tu le désires.

Anne. Merci Madame Josiane !

Josiane. (*Fatiguée*). Ne m'appelle plus Madame Josiane !

Anne. Comment voulez-vous que je vous appelle ?

Josiane. Appelle-moi Patronne !

Anne. Comme d'habitude votre café, Monsieur Ferdi... Euh, patron !

Ferdinand. Exactement ma petite Anne : un sucre et une toute petite goutte de...

Josiane. (*L'interrompant*). De lait.

Ferdinand. (*Résigné*). Je le prendrai noir.

Ophélie. Annette, si tu pouvais rajouter un soupçon de...

Josiane. (*L'interrompant*). Tu es sourde ? J'ai dit non.

Ophélie. Pas à moi !

Ferdinand. Pourquoi ?

Ophélie. J'ai promis de ne pas être saoule, mais j'ai tout de même le droit de commander ce que je veux. Le client est roi que je sache.

Ferdinand. Tu n'es pas une cliente, tu es une invitée. Personne n'a jamais dit que l'invité était roi.

Anne. Tant mieux ! Déjà qu'avec une marquise... (*À Ophélie*). Le café, je le mets sur ta note ?

Ophélie. Puisqu'on t'a dit que j'étais une invitée.

Ferdinand. Ophélie, dans la vie. Dans la vie, Ophélie ! (*Un temps*). Tiens c'est joli ça ! Ophélie, dans la vie. Dans la vie, Ophé... ! (*Regard des autres*) Tout n'est pas que blanc ou que noir.

Anne. Il sait être poète parfois, le patron.

Ferdinand. Il existe même une multitude de couleurs.

Josiane. Le gris.

Anne. (*Amusée*). Le gris clair. Le gris foncé.

Ferdinand. Le rouge, le vert... Il en va des couleurs comme de tout. Nous, par exemple, nous avons des clients.

Ophélie. Et des invités.

Ferdinand. (*Confirmant son propos*). Et nous avons des invités. De même qu'il y a le blanc et le noir.

Ophélie. Moi, je préfère les autres couleurs.

Ferdinand. Mais, Josiane et moi, aussi, nous préférons les autres couleurs. D'ailleurs, c'est la raison pour laquelle nous te préférons. Car tu n'es ni blanche, ni noire. Tu es une couleur, Ophélie. (*Professionnel*). Dans un café, une couleur est ce que nous appelons dans notre jargon, une invitée payante.

Ophélie. Quelle est la différence avec une cliente ?

Anne. (*Amusée*). Les clients sont obligés de choisir leur boisson.

Scène 4

Jean. (*Hors scène*). Josiane, c'est moi !

Josiane. Mon frère ! Anne, va ouvrir !

Jean. (*Entrant*). Bonjour, tout le monde.

Ferdinand. Alors mon beauf, c'est le grand jour ?

Il n'a pas de cravate. Tous le remarquent sauf Ferdinand.

Ophélie. (*À Anne*). Ça va gueuler !

Anne. J'en ai bien l'impression.

Jean. (*À Anne et à Ophélie*). Qu'avez-vous ?

Ophélie et Anne. Nous, rien !

Josiane. Ta cravate ?

Jean. Quelle cravate ?

Josiane. Celle que tu n'as pas mise. Jean, tu as oublié ta cravate.

Jean. Non !

Josiane. Si !

Jean. Non.

Josiane. Regarde-toi dans une glace et tu verras que si.

Jean. Je verrai que je n'ai pas de cravate, mais je ne verrai pas que je l'ai oubliée.

Josiane. Quoi ? (*Un temps*) . Je n'ose comprendre.

Ophélie. (*À Anne*). En fait, ce n'est pas tellement qu'elle n'ose pas, elle ne veut pas comprendre.

Josiane. Tu ne vas pas accueillir la Marquise comme ça ?

Jean. Si !

Josiane. Pas toi !

Jean. Pourquoi pas moi ?

Josiane. Dans ma lettre, je lui ai dit que tu avais eu un haut poste aux impôts.

Ferdinand. (*Incrédule*). Elle en est fière.

Josiane. (*À la limite de pleurer*). Si elle te voit sans cravate, elle va croire que j'ai menti.

Jean. (*Intraitable*). Tant pis.

Josiane. (*Désespérée*). Tu as travaillé avec une cravate pendant 40 ans.

Ferdinand. (*Ironique*). Si on peut appeler ça travailler.

Jean. Ma chère sœur, sais-tu ce qu'est un contrôleur fiscal ?

Ferdinand. J'ai payé pour le savoir.

Ophélie. Je m'en souviens, quelle histoire !

Jean. Le contrôleur fiscal, ma chère sœur, est un emmerdeur.

Ferdinand. Enfin, il a compris.

Jean. Pour avoir le droit d'emmerder le monde, il lui faut une cravate. Pendant 40 ans, j'ai porté ce décor pour m'octroyer ce droit. (*À l'intention de Ferdinand*). Ce que, quoi qu'on en dise, j'ai détesté. (*À tout le monde*). Lorsque ma retraite sonna, je fis solennellement le serment de ne plus jamais enquiquiner personne et je mis à jamais au rancard cette cravate, symbole vivant d'une vie de souffrance.

Ferdinand. J'ignorais que mes 15.000 euro de redressement t'avaient causé un tel martyre.

Jean. (*Sincère*). Ils m'ont plus coûté qu'à toi.

Ferdinand. On échange ?

Jean. Voilà le drame, les gens ignorent à quel point nous souffrons.

Ophélie. (*Amusée en direction de Ferdinand*). Comme quoi tout n'est jamais que blanc ou que noir.

Scène 5

Dominique. (*Hors de scène*). Et alors ? Qu'est-ce qu'on devient ?

Josiane. Dominique ? Mais qu'est-ce qu'elle fait là ?

Dominique. (*Hors de scène*). Coucou !

Josiane. (*Parlant tout bas*). Tu crois qu'elle nous a entendus ?

Dominique. (*Hors de scène*). Je sais que vous êtes là.

Josiane. Chuut !

Dominique. (*Hors de scène*). Inutile de ne pas faire de bruit, je vous vois par le trou de la serrure.

Josiane. (*Donnant le change*). Dominique, c'est toi ?

Dominique. (*Hors de scène*). Oui.

Josiane. Tu es seule ?

Dominique. (*Hors de scène*). Oui.

Ferdinand. Pourtant, on dit toujours qu'un malheur ne vient jamais seul.

Jean. Elle n'en pas trouvé un qui fasse le poids.

Josiane. (*Hypocrite*). Quelle bonne surprise !

Dominique. (*Hors de scène. Pas dupe*). N'est-ce pas.

Josiane. Je peux faire quelque chose pour toi ?

Dominique. (*Hors de scène*). Je voudrais me rincer le gosier, tu tiens un bistrot, je crois.

Josiane. Tu n'as pas de chance, nous sommes justement fermés aujourd'hui. Ce sera pour une autre fois.

Dominique. (*Hors de scène*). Tu feras bien une exception pour ta cousine préférée.

Josiane. Tu sais. (*Un temps, mal à l'aise et cherchant ses mots*). Si on commence à laisser tout le monde entrer ! (*Un temps*). Tout le monde entre. (*Un temps*). Autant rester ouvert.

Dominique. (*Hors de scène*). Ce n'est pas grave, je vais m'installer sur la marche. Tu m'apportes un café ?

Josiane. Elle va rester là ?

Anne. Qu'est-ce que je fais ?

Ophélie. Moi, je lui servais le café.

Dominique. (*Chantant*) Tout va très bien, Madame la Marquise.

Josiane. (*Lui ouvrant*). Entre ! Tu penses bien que je n'allais pas te laisser dehors.

Dominique. (*Entrant*). Bien sûr !

Elle chante.

Tout va très bien...

Josiane. Pourquoi chantes-tu ça ?

Dominique. Parce que c'est une belle chanson ... De circonstances !

Ferdinand. Tu l'as connue Arlette ?

Dominique. (*Confirmant*). Nous avons pratiquement le même âge.

Jean. Je ne me souviens pas que tu sois sortie avec nous.

Josiane. Évidemment ! Quand Arlette s'est mariée, elle avait 17 ans. Donc, quand on sortait, Dominique qui a trois ans de moins que nous, ne pouvait pas nous accompagner.

Dominique. Si ! Je venais avec vous, même que vous m'ordonniez toujours de me taire parce que j'étais trop petite.

Ferdinand. C'est marrant, à l'époque, on n'avait pas le même âge !

Dominique. N'empêche que si j'avais dévoilé tous les petits secrets que j'ai découverts. (*Visant Josiane*). Certaines auraient eu les joues rouges ! Heureusement, je me taisais.

Jean. À l'époque.

Dominique. Quand Arlette dansait tout le temps avec le vieux cochon, si j'avais parlé, elle ne serait peut-être jamais devenue Marquise. Je suis sûre qu'elle s'en souvient et qu'elle est pleine de reconnaissance.

Josiane. Excuse-moi ! Mais, à l'époque, nous étions tous témoins et personne n'a parlé.

Dominique. Oui, mais vous, vous aviez l'âge de comprendre. Moi j'étais naïve et innocente. De plus, je n'avais rien à cacher. Je me suis donc tue par pure déontologie.

Josiane. (*Outrée*). Tu oses parler de déontologie ?

Dominique. (*Naturelle*). Bien sûr !

Josiane. Ça c'est la meilleure.

Dominique. (*Amusée*). Pourquoi dis-tu ça ?

Josiane. (*Se rendant compte qu'elle prend un risque*). Parce que j'ai de la mémoire, c'est tout !

Dominique. (*Ironique*). Raconte !

Josiane. Très drôle.

Ferdinand. Au fond, je n'ai jamais compris pourquoi vous vous étiez disputées.

Ophélie. (*Pouffant*). Pas étonnant !

Ferdinand. Comment ça pas étonnant ?

Dominique. (*Rattrapant la gaffe*). Ophélie veut dire qu'il s'agit d'une histoire de femmes à laquelle vous, les hommes, ne pouvez rien comprendre. Une question d'honneur pour les femmes.

Ferdinand. Pourquoi ne puis-je rien comprendre ?

Josiane. Elle vient de te le dire, parce que t'es un homme ! Tu es bien un homme ?

Ferdinand. (*Acceptant l'évidence*). Oui !

Josiane. Donc, tu ne peux pas comprendre.

Dominique. Demande à Jean ! Je suis sûre qu'il n'a rien compris non plus.

Ferdinand. (*À Jean*). T'as rien compris non plus ?

Jean. (*Hésitant puis faisant « non » de la tête*). Mais, je compte sur toi pour ne pas le répéter !

Ferdinand. Promis !

Jean. (*Venant au secours de sa sœur*). Finalement, je crois que je vais quand même mettre un costume. (*À Ferdinand*). Tu peux m'en prêter un ?

Ferdinand. Bien sûr !

Josiane. (*Décidée à saisir l'occasion pour l'obliger à mettre une cravate*). Je viens vous aider.

Jean. (*L'arrêtant pour la même raison*). Pas question, c'est une affaire d'hommes.

Ferdinand. Une affaire d'honneur.

Jean. Ah bon, tu me le donnes ?

Ferdinand. Honneur avec un « h ».

Ils sortent.

Scène 6

Dominique. Sacré Jean ! Bon comédien et (*d'une voix pleine de sous-entendus*) bon frère.

Josiane. (*À Ophélie*). Toi, question finesse, tu repasseras.

Ophélie. Quoi ? Je n'ai rien dit.

Josiane. Une éléphant dans un magasin de porcelaine.

Ophélie. Enfin quoi, je ne lui ai pas dit qu'elle t'avait piqué ton amant.

Josiane. Chuut !

Dominique. Piqué, c'est beaucoup dire.

Josiane. Tu appelles ça comment ?

Ophélie. Piquer.

Josiane. (*À Ophélie*). Toi, tais-toi !

Ophélie. Pourquoi me parles-tu sur ce ton, je n'ai pas bu.

Josiane. C'est ce qui m'inquiète, figure-toi.

Dominique. Toujours est-il que je ne te l'ai pas piqué. Tu es une femme mariée et j'ai profité du fait que j'étais célibataire et un peu plus séduisante pour t'aider à retrouver le droit chemin qui mène à la fidélité conjugale.

Ophélie. Amen !

Scène 7

Raymond frappe à la porte.

Josiane. Encore ! C'est fermé !

Raymond. (*Hors de scène*). Je m'en fous.

Josiane. Raymond ?

Dominique. (*Heureuse de foutre le bordel*). Une réunion de famille.

Josiane. Qu'est-ce que tu viens faire ici ?

Raymond. (*Hors de scène*). Casser la porte si on ne m'ouvre pas immédiatement.

Josiane va lui ouvrir.

Ophélie. Il sait s'y prendre.

Dominique. (*Adorable*). Bonjour, Raymond.

Raymond. (*Entrant. Indifférent à tout le monde*). Il n'y a pas d'homme ici ?

Ophélie. Ils sont allés s'habiller.

Raymond. Drôle de mœurs.

Josiane. Raymond, dis-moi vite ce que tu viens faire ici car nous avons beaucoup de travail.

Raymond. Je suis venu accueillir une vieille amie, tu vois de qui je veux parler ?

Josiane. Comment ? Tu sais ?

Raymond. Dominique a laissé un message sur mon répondeur.

Dominique. (*Acquiesçant*). Tu n'étais pas là.

Raymond. Si, mais je n'avais pas envie de te parler.

Dominique. (*Répondant au regard courroucé de Josiane*). N'est-il pas plus juste que tout le monde soit averti. (*À Raymond*). Tu n'es pas d'accord avec moi ?

Raymond. Ne te fatigue pas. Je sais parfaitement bien que quand il s'agit de foutre le bordel, le monde entier peut compter sur ta soif de justice.

Dominique. (*Choquée*). Curieuse façon de dire merci.

Raymond. Il n'y a que l'intention qui compte.

Ferdinand entre.

Bonjour, Ferdinand.

Ferdinand. Tiens qui voilà ! La famille est au complet.

Dominique. Même si nous n'avons pas été vraiment invités.

Raymond. Qu'est ce que ça change ?

Ophélie. Les non-invités ne payent pas.

Raymond. Les quoi ?

Ophélie. Tenez, moi, par exemple, je suis une invitée payante.

Dominique. Alors que nous, nous sommes des évités non payants. Enfin, j'espère.

Raymond. (*À Josiane*). Parlant d'éviter, ton ordure de frère n'est pas là ?

Josiane. Il s'habille, mais si tu es venu pour l'insulter, tu peux partir.

Raymond. Soit, je ne l'insulterai pas. Mais on ne m'empêchera pas de penser très fort que c'est une belle ordure.

Ferdinand. Je n'ai jamais compris ce que tu lui reprochais.

Raymond. Mon contrôle fiscal.

Josiane. Il m'a dit qu'il n'avait rien trouvé.

Raymond. Exact.

Ophélie. Il voulait payer, c'est un maso.

Raymond. (*Dramatique*). Quand il a eu fini, je lui ai demandé : « Jean, dis-moi, franchement, si tu avais trouvé quelque chose, aurai-je dû payer ». Vous savez ce qu'il m'a répondu ? « Oui ».

Josiane. Et c'est pour ça que tu ne nous parles plus depuis dix ans ?

Raymond. Vous ne me croyez pas ?

Ferdinand. (*Pensant à ce que lui a dû payer*). Si !

Anne. Je vous sers quelque chose, Monsieur Raymond ?

Raymond. Un café et deux croissants beurrés.

Anne. Nous n'avons pas de croissants, ce matin.

Raymond. Alors, un café.

Ferdinand. (*À Josiane*). Si la Marquise veut un petit-déjeuner ?

Josiane. Anne, va vite chercher quelques croissants. Tu passeras par la remise.

Anne sort.

Raymond. (*À Josiane*). C'est la pute ?

Josiane. Raymond !

Raymond. Qu'est-ce qu'il y a ? Je demande si c'est la fille que tu as été chercher dans un bordel.

Josiane. Pour un professeur, je trouve que tu pourrais mieux choisir ton vocabulaire. Cela dit, il est exact que nous l'avons sortie du ruisseau.

Raymond. Le mot bordel ainsi que le mot pute n'avait dans ma bouche aucune connotation péjorative. (*Regardant Ferdinand*). Ces dames sont parfois nécessaires et souvent fort utiles.

Ferdinand. Pourquoi tu me regardes en disant ça ?

Scène 8

On frappe.

Josiane. Cette fois, tout le monde est là. (*D'une voix très dure*). C'est fermé.

La Marquise. (*Hors de scène*). Je suis bien chez Monsieur et Madame Brasseur ?

Josiane. Oui !

La Marquise. C'est Arlette.

Josiane. Arlette ? Mon Dieu et Annette qui n'est pas là pour ouvrir.

Ophélie. (*Ironique*). Tu crois que tu sauras la remplacer ?

Raymond. Ne t'impatiente pas, Arlette, on arrive ! Juste le temps de se lever.

Ophélie. Bon j'y vais.

Dominique. Inutile, je m'en occupe.

Josiane. Permettez, je suis chez moi.

On ouvre à la Marquise.

La Marquise. (*Entrant*). Bonjour, je suis Arlette !

Josiane. Josiane.

La Marquise. (*La reconnaissant*). Josiane, tu n'as pas changé.

Josiane. Toi non plus.

Elles s'embrassent.

Ferdinand. En 50 ans, on n'a pas eu le temps !

La Marquise. (*À Ferdinand*). Monsieur ?

Josiane. Tu ne reconnais pas Ferdinand, mon mari ?

La Marquise. Quoi ?... Tu as épousé Ferdinand ?... Le petit paysan qui arrivait toujours en retard parce qu'il devait rentrer les vaches, qui nous racontait que son père avait un fusil et que si, jamais, nous étions ennuyées, il viendrait tuer celui qui nous dérangerait. Comme c'est drôle !

Ferdinand. Ben quoi, je rendais service.

La Marquise. Je ne l'aurais jamais cru. (*Se rattrapant*). Faut dire qu'il était beau garçon...

Dominique. Une fois lavé.

La Marquise. (*À Dominique*). Toi, tu es la petite Dominique, celle qui voulait toujours nous accompagner.

Dominique. (*Fière d'être reconnue*). Bonjour, Arlette.

La Marquise. (*À Raymond*). Et, (*hésitant*) bonjour Raymond.

Raymond. Bonjour, Arlette. Comment ça va ? Depuis tout ce temps.

La Marquise. Ça va. Et toi ?

Raymond. Ça va ! J'ai fini mes études.

La Marquise. Ah oui ! Tes fameuses études. Je suis contente que tu les aies menées à bien. Marié ?

Raymond. Non !

Dominique. (*À la Marquise*). Il ne s'est jamais remis d'un amour de jeunesse...

Josiane. (*L'interrompant*). Dominique, tais-toi !

La Marquise. (*À Josiane*). Et ton frère ?

Jean. (*Entrant*). Il est là !

Dorénavant, quoi qu'on en dise

Avec ou sans cravate mise

J'en ferai toujours ma devise

Vivre et vous servir, Marquise.

La Marquise. Tu n'as pas changé. (*Montrant Ophélie*). Et voilà ton épouse.

Ophélie. Non, moi, je ne suis qu'une invitée payante.

La Marquise. Enchantée, Arlette.

Ophélie. Ophélie.

La Marquise. Très joli prénom.

Ophélie. Mes parents étaient poètes.

La Marquise. (*À Jean*). Jean, tu ne vas pas me dire que toi aussi, tu es resté célibataire.

Jean. Si !

Dominique. (*À la Marquise*). Il paraît que c'est pour la même raison.

Josiane. (*À Dominique*). Dominique, tais-toi !

Ferdinand. J'entends Anne qui revient. (*À la Marquise*). Tu veux des croissants ?

La Marquise. Volontiers.

Jean. Si nous déjeunions ensemble ?

Ferdinand. Bonne idée, je m'occupe des cafés.

Josiane. Un coup de main, Anne ?

Anne. (*Hors de scène*). Merci ça ira.

Elle entre et, voyant la marquise, laisse tomber les croissants.

Josiane. C'est malin.

Anne. Je m'excuse, j'ai été surprise.

Anne et Josiane remettent les croissants sur le plateau.

Ferdinand. Ce n'est pas grave, nous avons nettoyé. (*Un temps. Hésitant*). Chérie, quand est-ce que nous avons nettoyé ?

Josiane. La semaine passée.

Ferdinand. Ah ! Qu'importe ! Chez nous les clients peuvent en témoigner, on mangerait par terre.

Raymond. Tant mieux.

Ferdinand. (*Fâché*). Si quelqu'un prétend le contraire, je le... (*Regard de Josiane*) lui dis ma façon de penser.

Josiane. (*À la Marquise*). Tu prends du sucre, Arlette ?

Raymond. Deux ! (*À la Marquise*). À moins que tu aies changé.

Dominique. C'est beau la fidélité.

Josiane. Dominique, tais-toi !

La Marquise. Ça me fait plaisir de vous voir tous là. J'avais tellement peur qu'il ne manque quelqu'un.

Jean. Comme si nous eussions pu accepter la mort sans t'avoir revue.

Dominique. On t'attendait.

Josiane. Dominique, tais-toi !

Anne. Madame La Marquise, une petite goutte dans votre café ?

Josiane. Annette !

Ferdinand. *(Rectifiant).* Petite Anne.

Anne. Ben quoi ! Ça se fait beaucoup en Amérique du Sud ! *(D'une voix plein de sous-entendus).* N'est-ce pas Madame La Marquise ?

La Marquise. Ma foi, c'est exact.

Josiane. Ah bon !

La Marquise. On appelle ça, tequilas.

Dominique. *(À Raymond).* Comment sait-elle ça la bonne ?

Raymond. Elle a de l'expérience dans le commerce extérieur.

Ophélie. J'aimerais goûter au café sud américain de Madame La Marquise.

La Marquise lui passe la bouteille. Elle se sert.

Josiane. *(Voyant l'alcool qu'elle verse).* Un peu de café dans ta goutte, Ophélie ?

Dominique. Arlette, si tu nous racontais un peu ta vie.

Anne. *(Gentille).* Oh oui, Madame, racontez-nous l'Amérique du Sud.

Josiane. *(À Anne).* Tu t'intéresses à la géographie maintenant ?

Ferdinand. Laisse-la, elle a le droit de rêver.

Raymond. Nous avons tous le droit de rêver.

La Marquise. *(Pendant que le rideau se ferme).* Et bien voilà, j'habitais Alcudia petit village situé sur une petite colline dans le Sud Est du Mexique...

ACTE 2

Scène 1

Ophélie entre et commence à boire. Quand elle entend Anne arriver, elle se cache derrière le comptoir. Anne essuie une table lorsque la Marquise entre.

Anne. *(Voyant Arlette entrer).* Vous ne dormez pas, Madame ?

Elle faillit dire Madame Rosette, mais se retient.

La Marquise. Je n'ai jamais supporté les siestes, tu l'as oublié ?

Anne. Non !

La Marquise. Merci de ne rien leur avoir dit.

Anne. Je ne vous aurais fait du tort pour rien au monde... Puis vous racontez tellement bien les histoires.

La Marquise. J'ai dû perdre un peu la main.

Anne. Au contraire ! Là, tout à l'heure, c'était magnifique, on se serait crue à la maison.

La Marquise. Merci !

Anne. C'était donc vrai, vous êtes une vraie Marquise ?

La Marquise. Tout à fait !

Anne. Comment ?

La Marquise. Marquise et à la tête de 80 millions de dollars. Tant qu'il vivait. Lorsqu'il est mort, j'ai appris que l'on n'héritait pas de son mari. Quant à son fils, il fut sans pitié. Faut dire qu'il aurait pu être mon grand-père.

Anne. Votre mari ne vous avait rien laissé ?

La Marquise. Un mot !

Elle va dans son sac, le sort et le présente à Anne.

Anne. *(Lisant).* « Cher ange, notre mariage était un marché de dupes ». Quel salaud !

La Marquise. Non, simplement plus lucide que je ne le croyais. Pour le suivre, j'avais tout abandonné : famille, fiancé, amis, *(un temps)* tout, pour un homme d'affaires de 83 ans. Il avait passé sa vie à rouler les gens et moi, j'imaginai lui faire croire que mon amour était désintéressé !

Anne. Tout de même, c'est vache. Vous étiez si jeune.

La Marquise. Il m'aura appris que quand on s'intéresse à un homme pour son argent, le plus simple est encore de le lui dire.

Anne. C'est ainsi que vous êtes entrée dans le métier.

La Marquise. Je ne voulais pas rentrer ici, tête basse.

Anne. Vous ne m'en voulez pas de ne pas avoir été vous voir en prison ?

La Marquise. Je te l'avais demandé. (*Regardant par la fenêtre*). Flûte, Rosine !

Anne. Qui ça ?

La Marquise. Rosine. Elle habitait près de chez nous.

Anne. Je ne la connais pas. Elle n'est jamais venue à la maison.

La Marquise. Parce que la maison ne se livrait pas au trafic de drogue. C'est en faisant une enquête sur elle que les flics nous sont tombés dessus. Elle a été condamnée en même temps que moi et à la même peine. Je me suis toujours demandé si les juges ne nous avaient pas confondues. Il ne faut pas qu'elle me voie ici.

Anne. Venez, sortons par la remise. Je connais un petit bistro concurrent d'où vous pourrez guetter son départ.

Elles sortent.

Scène 2

Ophélie sort de sa cachette en chantant sur l'air du petit navire « il était une petite marquise, il était une petite marquise qui n'avait ja ja jamais marquisé qui n'avait ja ja jamais marquisé ohé ohé ».

Josiane. (*Entrant*). Tu chantes ?

Ophélie. Non, je fais un discours au Parlement.

Josiane. (*Observant la bouteille qu'Ophélie vient de vider à moitié*). Te rends-tu compte que ce que tu viens de faire, c'est du vol ?

Ophélie. J'ai choisi la plus petite bouteille.

Josiane. Qui vole une bouteille, vole un tonneau.

Ophélie. Tu as tort de te fier aux apparences.

Scène 3

Rosine. (*Entrant*). Bonjour !

Josiane. Rosine quelle bonne surprise !

Ophélie. (*Ironique*). Depuis tout ce temps.

Josiane. (*Avec reproche*). Ophélie !

Rosine. Je faisais une retraite.

Ophélie. Ah bon, où ça ?

Rosine. En Sicile !

Ophélie. En Sicile ?

Josiane. Il y a beaucoup de monastères en Sicile.

Ophélie. (*Pensant à la mafia*). D'ailleurs la Sicile est réputée pour ses monastères ! On en parle tous les jours dans les journaux.

Josiane. Ophélie, si tu faisais une sieste !

Ophélie. Je n'ai pas sommeil.

Josiane (*Fâchée*). Ophélie, tu dors ou tu sors.

Ophélie. Dans ce cas, je pars la tête haute de celle qui sait.

Elle sort par la remise.

Scène 4

Josiane. Ne fais pas attention ! Quand elle a bu, elle ne sait plus ce qu'elle dit.

Rosine. Comment vas-tu ?

Josiane. Ça va !

Rosine. Si tu savais comme je suis contente de te voir.

Josiane. Je sais, Rosine, je sais.

Rosine. J'ai beaucoup pensé à toi.

Josiane. Je sais Rosine, je sais.

Rosine. Et Ferdinand ? (*Exagérément inquiète*). Il ne lui est rien arrivé, rassure-moi !

Josiane. Non, il va très bien.

Rosine. Tu sais comme je l'apprécie.

Josiane. Je sais Rosine, je sais.

Rosine. Tu sais que tu as encore rajeuni.

Josiane. Je... Ça, je ne sais pas, Rosine, ça je ne sais pas.... En tout cas on ne me le dit pas souvent.

Rosine. (*Se dévoilant involontairement*). C'est parce que les gens que tu rencontres te voient trop.

Josiane. Au fait, je voulais te dire, Ophélie est une brave fille.

Rosine. Je sais.

Josiane. Ici, elle est un peu chez elle. Quand tu reprendras le café...

Rosine. Ne parle pas de malheur !

Josiane. Un jour viendra...

Rosine. Le plus tard possible.

Josiane. J'aimerais que tu continues à la recevoir.

Rosine. Compte sur moi ! Au fait, comment s'appelle-t-elle ?

Josiane. Ophélie Gibon. Elle le cache, mais dans le fond, je suis persuadée qu'elle t'aime bien.

Rosine. (*Affective*). Va la chercher qu'on se réconcilie !

Josiane sort. Rosine prend son téléphone.

Allô Paul, je suis dans le café. Pas de problème, ils sont toujours dans les mêmes dispositions qu'avant.

L'autre demande si l'un des deux est mort.

Non, ils sont encore vivants tous les deux et apparemment en bonne santé. (*Un temps*). De toute façon, on a encore le temps. (*Un temps*). Pourrais-tu te renseigner sur une dénommée Ophélie Gibon ?

L'autre lui demande qui c'est.

Une ivrogne ! Mais, elle m'a fait des réflexions bizarres. Je te laisse, les revoilà !

Elle raccroche. Josiane et Ophélie reviennent.

Ophélie, excuse-moi pour tout à l'heure ! J'étais tellement heureuse de retrouver Josiane que je ne t'ai pas accordé toute l'attention que tu méritais. Comment vas-tu ?

Ophélie. (Boudeuse). On le fait aller.

Josiane. Rosine m'a promis que lorsqu'elle reprendra le café, tu seras toujours la bienvenue.

Ophélie. Tout dépend de ce que l'on proposera dans ce café, des rencontres qu'on y fera.

Josiane. (Pensant à autre chose). J'oubliais de te dire, nous avons une invitée prestigieuse. Dès qu'elle se réveille, je te la présente.

Rosine. Je meurs d'envie de la connaître.

Scène 5

Entrée de Raymond.

Raymond. Bonjour !

Josiane. Raymond, tu n'as pas vu Arlette ?

Raymond. Non ! (*Parlant de Rosine*). Qui est-ce ?

Josiane. Ah mais oui, vous ne vous connaissez pas encore. Rosine, je te présente mon cousin Raymond. Raymond, je te présente Rosine, mon héritière.

Rosine. (Faussement gênée). Josiane !

Raymond. (Incrédule). Ta quoi ?

Josiane. Rosine est un petit peu la fille que nous n'avons pas eue.

Raymond. Elle ne vous ressemble pas.

Rosine. Au niveau du sentiment, si !

Raymond. (Définitif). Je ne la sens pas.

Rosine. Pardon ?

Raymond. Vous êtes sourde, je dis que je ne vous sens pas. Si j'avais un conseil à donner à ma cousine, ce serait de vous déshériter. Cela dit, dormez tranquille, elle ne suit jamais mes conseils.

Josiane. De quoi je me mêle ?

Raymond. (*Prenant Rosine à témoin*). Qu'est-ce que je vous disais ?

Josiane. Tu ne changeras donc jamais ?

Raymond. (*Répondant sérieusement à la question*). Non ! (*Un temps. Réfléchissant*). Fais ce que tu veux mais tu t'en repentiras !

Rosine. Non, puisqu'elle sera morte.

Raymond. Madame, vous êtes charmante.

Rosine. (*Se rendant compte de sa gaffe*). Je dis des bêtises.

Raymond. Vous vous découvrez.

Rosine. (*S'excusant*). Je déteste tellement l'injustice qu'elle me fait perdre mes moyens.

Josiane. (*L'excusant avec la voix de celle qui comprend*). Mais oui !

Ophélie. Moi, je trouve que Raymond a raison.

Raymond. In vino veritas.

Ophélie. Qu'est-ce que ça veut dire ?

Raymond. Que tu dis vrai.

Rosine. (*Attaquant*). Monsieur a peut-être des vues sur l'héritage.

Raymond. Madame, si tenir un café avait constitué le but de mon existence, je me serais épargné bien des études et me le serais offert. Je vous accorde que je serais aujourd'hui plus riche. Car, vous devez le savoir, on gagne beaucoup d'argent en tenant un café.

Scène 6

Ferdinand. (*Entrant, fâché*). Qui dit qu'on gagne beaucoup d'argent en tenant un café ?

Raymond. (*Montrant Rosine*). Madame.

Ferdinand. Bonjour, Rosine.

Rosine. Bonjour, Ferdinand. Quelle joie de vous voir en bonne santé.

Raymond. Décidément, je ne la sens pas.

Ferdinand. (*À Raymond*). Tu ne sens pas qui ?

Raymond. L'héritière.

Rosine. Je crois que je vais vous laisser. À bientôt, Josiane.

Josiane. Tu t'en vas déjà, mais tu n'as pas vu notre invitée.

Rosine. Ce sera pour une autre fois.

Josiane. Tu es fâchée ?

Rosine. Pas du tout.

Josiane. Alors, pourquoi sors-tu si vite ?

Rosine. Parce que tu as une réunion de famille et qu'à mes yeux, la famille est ce qu'il y a de plus important et de plus respectable. À bientôt.

Elle sort.

Scène 7

Josiane. (*À Raymond*). Enfin, me diras-tu bien ce qu'elle t'a fait ?

Raymond. Je ne te l'ai pas dit ? (*Un temps. Comme si réellement il ne lui avait pas dit*). Je ne la sens pas.

Josiane. Si, tu nous as déjà mis au courant de tes impressions gustitives.

Raymond. (*Rectifiant*). Ta ! Gustative.

Josiane. (*Presque en pleurs*). Elle est partie fâchée. Je ne la reverrai plus jamais.

Ophélie. Rassure-toi ! Elle reviendra.

Ferdinand. Qu'en sais-tu ?

Ophélie. Tu peux me croire ! D'ailleurs demande à Raymond ! Il te le dira. Je suis une « in vino veritas ».

Ferdinand. Ah bon ?

Ophélie. Comme je te le dis.

Josiane. (*Retenant ses larmes*). Ma seule amie.

Raymond. (*Confirmant l'opinion d'Ophélie*). Absolument ! Et de même que la veritas finit toujours dans le vino, une héritière finit toujours dans le café de sa bienfaitrice.

Josiane. Tu vois le mal partout.

Ferdinand. Je t'avoue que je me suis parfois posé des questions.

Raymond. Tu veux la réponse ?

Josiane. (*Fâchée*). On en a déjà discuté et tu étais d'accord.

Ferdinand. Moi du moment que je suis mort, je m'en fous.

Ophélie. N'empêche que je me méfierais. On peut faire beaucoup de choses avec un café.

Ferdinand. Mais si quelqu'un fait quelque chose de mal avec mon café, même mort, je le tue.

Scène 8

Jean. (*Entrant*). Qui tue-t-on à cette heure ?

Ophélie. Rosine !

Jean. Je vote pour.

Josiane. Mais que vous a-t-elle donc fait ?

Jean. Rien, mais je ne la sens pas.

Raymond. Cousin, je crois que ta retraite t'a fait du bien.

La Marquise. (*Entrant*). Tout le monde est levé ?

Josiane. Arlette, où étais-tu ?

La Marquise. J'avais envie de bouger. Je suis allée faire un petit tour.

Ophélie. Vous êtes allée loin ?

La Marquise. Non. Finalement, je me suis arrêtée dans un petit bistrot sympa au coin de la rue où j'ai bu un petit café.

Raymond. (*Décidant d'être désagréable*). Ce doit être nouveau, car je n'ai jamais connu de petit bistro sympa dans cette rue.

Josiane. Tu as été boire au « troquet » ?

La Marquise. Oui ! (*Malaise*). Il ne fallait pas ?

Ferdinand. (*À Josiane*). Tu vois, tu aurais dû me laisser le tuer.

Josiane. Si tu savais ce qu'ils nous ont fait. En 78, ils nous ont empêchés de faire une terrasse.

Ferdinand. En 82 un agrandissement.

Josiane. En 93, nos néons les dérangent.

Jean. En 97, ils ont même crevé mes pneus alors que je n'avais rien à voir là-dedans.

Raymond. (*De la voix de celui qui sait*). Ce n'était pas eux.

Jean. Qu'en sais-tu ?

A certains regards, on peut deviner que le coupable est Ferdinand.

Raymond. Réfléchis. Leur avez-vous déjà crevé des pneus ? Non ! (*Un temps*). Alors qu'ils n'ont jamais pu installer une terrasse, jamais pu faire un agrandissement, jamais pu installer des panneaux lumineux.

Jean. Qui a bien pu crever mes pneus ?

Raymond. (*Regardant Ferdinand*). Un contribuable mécontent.

Ferdinand. (*Au culot*). Moi, j'ai toujours été persuadé que c'étaient eux.

La Marquise. Vous n'avez jamais essayé de vous réconcilier ?

Josiane. Si ! Quand leur fils est mort, nous y sommes allés. Comme ils avaient un mort, ils nous ont accueillis.

Ophélie. On ne choisit pas ses occasions.

Ferdinand. C'est vrai, on y a été. Puis ils sont venus. On n'avait pas de mort, mais on les a accueillis quand même.

Josiane. Heureusement, Rosine nous a éclairés sur leur véritable intention.

Raymond. Tu l'as crue ?

Josiane. Oui, car c'est une amie alors qu'eux sont des ennemis de toujours.

La Marquise. Je dois reconnaître pourtant que je les ai trouvés charmants.

Josiane. (Irritée). Nous, on ne les aime pas. Bon, je vais préparer le repas.

La Marquise. Tu veux un coup de main,

Josiane. Non ça ira, j'ai Anne !

Elle part fâchée.

Scène 9

La Marquise. J'espère que je ne l'ai pas vexée.

Jean. Ne t'inquiète pas ! Elle s'est amourachée de cette Rosine, on ne peut pas y toucher.

Ferdinand. C'est comme pour moi ! Elle s'est amourachée de moi il y a 50 ans. Personne ne peut me toucher ! Même pas une femme ! (*Réfléchissant à ce qu'il dit*). Surtout pas une femme !

La Marquise. Qui est cette Rosine ?

Ophélie. Une vendeuse de drogue !

Ferdinand. Comment peux-tu dire ça ?

Ophélie. Des on-dit !

La Marquise. Elle a déjà été condamnée ?

Ophélie. Paraît !

Ferdinand. Je ne le crois pas.

Ophélie. Où était-elle pendant toutes ces années ?

Ferdinand. Dans un monastère.

Jean. Il est tout de même rare que quelqu'un qui passe cinq ans dans un monastère ait envie de tenir un café.

Raymond. Ce n'est pas rare, c'est impossible !

Ferdinand. Pourtant, elle était bien dans un monastère. Elle nous a même envoyé une photo.

La Marquise. On peut la voir ?

Il va dans le comptoir et en sort lettres et photos.

Ferdinand. Voilà ! Et voilà toutes les lettres qu'on a reçues de Sicile ! C'est bien son écriture.

Ophélie. (À la Marquise). À mon avis, il doit y avoir un truc.

La Marquise. En tout cas, si Ophélie dit vrai, je parle de la prison, ce doit être facile à vérifier.

Raymond. (*À Jean*). Tu n'as pas un copain qui pourrait nous renseigner ?

Jean. Si ! (*Prenant son portable et faisant un numéro*). Allô, pourrai-je parler au commissaire ? (*Un temps*). Dites-lui que c'est Jean.

Raymond. La prochaine fois que j'aurai un P.V.

Ferdinand. (*À Raymond*). Laisse tomber ! Même les siens, il refuse de les faire sauter.

Jean. Salut, comment vas-tu ? Je voudrais te demander quelque chose de délicat. Naturellement sous le sceau du plus grand secret. (*Un temps*). Ma sœur tient un café et a mis une dame sur son testament. Et j'ai des doutes sur son honnêteté. Tu peux te renseigner ?

L'autre lui demande comment elle s'appelle.

Rosine Canapé !

L'autre lui demande de patienter.

OK merci !

Il lui dit qu'elle vient de faire cinq ans de prison pour trafic de drogue.

Oh merde ! (*Un temps*). Bien sûr, tu peux être sûr d'une confidentialité absolue. Merci

Il raccroche.

Elle vient de purger cinq ans pour trafic de drogue.

Ferdinand. (*À Ophélie*). Comment tu savais ça, toi ?

Ophélie. (*Mystérieuse*). Les invités payants ont parfois accès à certaines informations.

Ferdinand. Je la déshérite !

Jean. Si elle demande pourquoi.

Ferdinand. Je lui dirai la vérité. Je n'ai rien à cacher.

Jean. (*Dodelinant négativement de la tête*). Seulement moi, j'ai promis à mon copain le silence sur mes sources.

Ophélie. Sans preuve, Josiane ne voudra jamais nous croire.

Jean. Elle est même capable de lui pardonner.

Ferdinand. Qu'est-ce que je fais ? Je la tue ?

Raymond. (*Approuvant la solution de Ferdinand*). Au moins, elle n'hériterait pas !

La Marquise. Il doit bien y avoir une solution plus pacifique.

Jean. Il faut la coincer.

Ferdinand. Mais comment ?

Ophélie. On y réfléchira mieux avec un peu de carburant. (*Allant au comptoir*). Qu'est-ce que je vous sers ?

Ferdinand. Ne profite pas que Josiane ne soit pas là pour...

Raymond. (*L'interrompant*). Une bière brune pour moi !

Jean. Pour moi aussi !

Ferdinand. D'accord, (*faisant allusion au fait qu'ils boivent sans l'autorisation de sa femme*) pour une fois !

La Marquise. Je prendrais bien un verre de vin rouge.

Ferdinand. Pour, moi, une bière blonde.

Ophélie. (*Heureuse*). C'est la fête ! (*Parlant de Rosine tout en les servant*). Si on la terrorisait, (*un temps*) on la convaincrat peut-être de refuser l'héritage.

Raymond. (*Sceptique*). Et tu peux nous expliquer comment tu vas faire pour terroriser une fille qui vient de faire cinq ans de prison pour trafic de drogue ?

Ferdinand. Jean, tu pourrais ! Eliot Ness a bien eu la peau d'Al Capone en lui faisant un contrôle fiscal. Ne me dis pas que tu es moins fort que ce petit Américain !

Raymond. Une fois à la retraite, les Eliot Ness rouillent.

Jean. Et puis, elle sort de prison. Elle a payé sa dette.

Avant qu'ils ne lui suggèrent une malhonnêteté.

Et je ne ferai jamais quoi que ce soit qui fût contraire à mon étique.

Raymond. Il vaut mieux entendre ça que d'être sourd.

Ferdinand. Pas sûr !

La Marquise. Je comprends Jean.

Jean. Merci Arlette ! Ta compréhension me va droit au cœur.

Ophélie. (*D'une voix pleine de sous-entendus*). Entre gens du monde, c'est normal !

Raymond. Nous voilà revenus au point de départ.

Ophélie. Si Madame la Marquise lui faisait peur ?

La Marquise. Moi ?

Ophélie. (*Vicieuse*). Rosine ne la connaît pas, elle peut lui faire croire ce qu'elle veut.

Ferdinand. Pas bête !

Jean. Ne dit-on pas « a beau mentir qui vient de loin ! ».

Ophélie. (*Pensant à la Marquise*). C'est bien vrai !

La Marquise. Encore faut-il trouver un mensonge !

Ophélie. D'Amérique du Sud, on peut tout inventer !

Raymond. (*À la Marquise*). Toi aussi, t'aurais pu vendre de la drogue.

Jean. (*Blaguant*). Ou tenir un bordel !

Raymond. (*Énervé qu'il blague*). Ne parle pas de ce que tu ne connais pas !

Jean. Comme si tu t'y connaissais en vente de drogue.

Ophélie. (*À la Marquise*). Qu'en pensez-vous ?

La Marquise. (*S'interrogeant sur le jeu d'Ophélie*). On peut essayer !

Ophélie. Il suffira de lui faire croire que vous êtes sur le coup pour avoir ce café et que si elle ne veut pas avoir la mafia colombienne sur le dos, il vaut mieux qu'elle dégage.

Ferdinand. Rosine aura vite compris qu'Arlette bluffe.

Ophélie. Pourquoi ?

Ferdinand. Arlette, tu y connais quelque chose dans le trafic de drogue ?

La Marquise. Non !

Ophélie. Alors, il reste le bordel, l'idée de Jean.

Jean. Qui n'est pas si con que ça finalement.

La Marquise. (*Mal à l'aise*). Je n'y connais rien non plus.

Ophélie. Vous avez bien dû entendre parler de la traite des blanches, en Amérique latine ?

Jean. Pourquoi les Sud-Américains feraient-ils de la traite des blanches, puisqu'ils en ont sur place ?

Raymond. On peut trouver autre chose. Rosine étant dans la drogue, elle doit moins s'y connaître dans les maisons closes. On peut essayer.

La Marquise. Je lui dis quoi ?

Ophélie. (*D'une voix pleine de sous-entendus*). Vous improviserez !

Jean. (*Répondant à Arlette*). Ben que tu veux ce café pour en faire un bordel.

La Marquise. À mon âge ?

Ferdinand. Ou pour quelqu'un de bien connu dans le milieu d'Amérique latine.

Raymond. On peut toujours essayer !

Ferdinand. Si elle part d'elle-même, Josiane ne saura jamais que Rosine s'est moquée d'elle. Elle aura moins de peine.

Ophélie. Faites-le pour Josiane !

La Marquise. Faudrait que je la rencontre.

Ophélie. Facile ! Je vais en face et je vous jure qu'elle va venir. De plus, Monsieur Raymond n'a qu'à sortir ostensiblement et je vous parie que lui et moi partis, elle se ramènera. Je vais au troquet en face.

Ferdinand. Moi je vais rejoindre Josiane pour être sûr qu'elle ne viendra pas vous interrompre.

Ils sortent.

Scène 10

Jean. (*À Raymond*). Et bien, et toi !

Raymond. Comment ça, et moi ?

Jean. T'as entendu Ophélie, tu dois sortir ostensiblement.

Raymond sort, mais reste devant la porte.

La Marquise. Ça va, vous deux ?

Jean. Un peu tendu ! Son caractère n'a pas changé.

La Marquise. (*Prêchant le faux pour connaître le vrai*). C'est amusant que vous soyez, tous les deux, restés célibataires.

Jean. Je ne sais pas pourquoi il ne s'est pas marié.

La Marquise. Et toi ?

Jean. Quand on t'a connue, c'est dur de t'oublier.

La Marquise. (*Mal à l'aise. Parlant d'autre chose*). Contrôleur, je n'aurais jamais cru que tu ferais ce métier

Jean. Ce n'était pas de gaieté de cœur. À l'origine, je voulais me venger de tous les gens riches. J'en ai d'ailleurs ruiné quelques-uns.

La Marquise. Dois-je comprendre que mon mari aura involontairement été la cause de ces ruines ?

Jean. (*Acquiesçant*). J'en ai bien peur.

La Marquise. (*Sincère*). C'est horrible.

Jean. (*Dur*). Et oui, c'est horrible.

La Marquise. (*Sincère*). Et absurde !

Jean. (*Choqué*). Non, ce n'est pas absurde.

Raymond. (*Entrant*). Si c'est absurde !

Jean. Tu n'es pas parti ?

Raymond. Je dois partir ostensiblement.

En fait, il est resté pour écouter la conversation. D'où ses explications un peu confuses.

Pour en être sûr, il faut que je la voie me voir partir. Je me suis donc mis devant la porte pour être sûr qu'elle me voie bien partir. Malheureusement, d'où j'étais, j'ai entendu toutes tes bêtises, tes absurdités comme dirait Arlette.

Jean. Parce que c'est absurde d'en vouloir aux gens qui ressemblent à celui qui vous a pris votre fiancée.

Raymond. C'est absurde parce que si elle était restée, Arlette se serait mariée avec moi. (*À la Marquise*). Dis-lui !

La Marquise. (*À Raymond*). Que veux-tu que je lui dise ?

Raymond. Que j'ai été le premier homme de ta vie.

Jean. Alors là mon Raymond, c'est raté.

La Marquise. (Fâchée). Je ne suis pas revenue ici pour rendre des comptes et surtout, je n'ai rien à vous dire, ni à l'un, ni à l'autre. Si Rosine arrive, appelez-moi ! À tout à l'heure !

Elle sort.

Raymond. Voilà ! Elle met 50 ans pour revenir et toi tu mets cinq minutes pour la vexer.

Jean. C'est toi qui l'as vexée en lui disant des âneries.

Raymond. Elle sait parfaitement que ce n'est pas une ânerie. Elle est même la mieux placée pour le savoir.

Jean. Je ne voulais pas révéler un secret, mais tu m'y obliges. *(Un temps).* Sache que je suis le seul homme à qui tu ne peux pas faire croire que tu as été le premier homme qu'Arlette ait connu !

Raymond. Et pourquoi ?

Jean. Si tu n'es pas capable de deviner...

Raymond. Quoi ? Tu voudrais me faire croire que...

Jean. (Acquiesçant). Le premier homme qu'a connu Arlette, c'est moi.

Raymond. Pauvre vieux débris ! Tu prends tes anciens désirs pour des anciennes réalités. À moins qu'avec l'âge, la mémoire te fasse faux bon.

Jean. Ma mémoire est excellente. Pour moi aussi, c'était une découverte. Et on n'oublie jamais la première fois qu'on a aimée. Ça se passait le 26 janvier à 22 heures 30.

Raymond. Je donnerais cher pour connaître le nom de salaud qui t'a donné la date. Par contre, il s'est trompé d'heure. Ça s'est passé à 20 heures. Et j'en suis d'autant plus sûr que c'était la première fois que je caressais les seins d'une femme.

Jean. (Prêt à se battre). Espèce d'ordure, mais tu ne reculeras donc jamais devant rien.

Ferdinand. (Entrant). Eh là ! Qu'est-ce qui se passe ? Arlette est remontée dans sa chambre, les larmes aux yeux !

Jean. (Montrant Raymond). Ce salaud prétend qu'il a couché avec elle à 20 heures. Alors qu'elle était avec moi deux heures plus tard.

Ferdinand. Mais enfin, elle vient à peine d'arriver.

Raymond. Il y a 50 ans. L'homme qu'elle découvrit pour la première fois et peut-être, vu que le vieux débris ne me donnait pas l'impression d'être en état, le seul homme qu'elle ait connu, c'est moi ! L'étalon, le bel éphèbe dont on rêve toute une vie ! C'est moi !

Jean. Si elle n'a connu qu'un seul homme, c'est moi !

Raymond. Moi !

Ferdinand. Peut-être que vous dites tous les deux la vérité.

Ils s'apprêtent à se battre et s'arrêtent surpris. Ferdinand se tourne vers Raymond.

Elle peut t'avoir connu à 20 heures et Jean à 22 heures 30.

Raymond. Mais dans ce cas-là, il aurait quand même dû remarquer qu'il n'était pas le premier.

Ferdinand. (*À Jean*). Jean, on ne dit pas que tu n'as pas couché avec elle. Mais essaye un peu de faire un effort pour bien te souvenir !

Jean réfléchit longuement.

Jean. Elle m'a dit qu'elle avait fait de l'équitation à l'école quand elle était adolescente et qu'à cause de ça. (*Comprenant*). Non de Dieu, Raymond ? Le cheval c'était toi ?

Ferdinand. Là, tu le surestimes peut-être un peu !

Jean. Je me souviens, c'était au bal du lycée, on avait rendez-vous devant le porche à 22 heures. Je croyais qu'elle allait sortir du bal et en fait, elle venait de chez elle en courant.

Raymond. Elle ne venait pas de chez elle, mais de chez moi.

Ferdinand. Les femmes.

Jean. Elle s'est bien foutue de nous.

Raymond (*Grand prince*). Moi, je lui ai déjà pardonné.

Jean. Moi pas !

Ferdinand. Pourquoi ? C'est toi qui lui as mis une paire de cornes ! Chronologiquement, je parle.

Jean. Ferdinand, je t'en prie. J'ai de la peine, tu sais.

Ferdinand. Enfin, 50 ans. Il y a prescription.

Jean. Je n'aurai connu qu'une femme.

Raymond. (*Sincère*). T'aurais dû te faire curé, finalement ?

Jean. Oui !

Ferdinand. (*Amusé*). Jean, curé.

Raymond. Il y avait pensé.

Jean. J'étais à deux doigts d'entrer au petit séminaire.

Ferdinand. Pourquoi tu ne l'as pas fait ?

Jean. J'espérais qu'elle reviendrait. Tous les jours, pendant des années, j'espérais qu'elle allait frapper à ma porte. J'avais peur de m'endormir et de ne pas entendre son coup de sonnette. (*À Raymond*). Tu te souviens, je voulais même obliger mes parents à mettre une sonnerie dans toutes les pièces. Ils ont cru que je devenais fou.

Ferdinand. Et ?

Jean Et comme il ne faut jamais contrarier les fous, ils ont installé des sonneries partout.

Raymond Je me souviens ! Il y en avait même une dans les toilettes.

Jean. Un amour comme ça, Ferdinand, ça briserait la vocation d'un pape.

Ferdinand. *(Sincère).* Si tu étais devenu pape, j'aurais économisé 15.000 euro. *(Regardant dehors).* Merde, voilà Rosine ! Je vais chercher Arlette !

Ferdinand sort. Les deux autres vont le suivre, hésitent puis la curiosité l'emporte.

Raymond. J'aimerais savoir comment l'amour de notre vie va s'y prendre.

Jean. Cachons-nous derrière le comptoir !

Scène 11

Rosine. *(Entrant).* Il y a quelqu'un ? Pourquoi est-ce que cette idiote m'a dit que Josiane voulait absolument me parler ! Il y a quelqu'un ?

La Marquise. *(Entrant).* Il y a moi !

Rosine. *(Etonnée).* Madame Rosette ?

La Marquise. Ici on m'appelle Arlette et pour toi, ce sera Madame la Marquise.

Rosine. C'est toi la fameuse personnalité qu'ils accueillent ?

La Marquise. Je crois !

Rosine. Ils savent qui tu es ?

La Marquise. Ils n'ignorent rien de mes 18 premières années. Après, c'est un peu plus vague.

Rosine. C'est toi qui as placé la petite serveuse chez eux !

La Marquise. Pardon ?

Rosine. Ne fais pas l'idiote, je parle d'Annette !

La Marquise. J'ignorais que tu la connaissais !

Rosine. Avant de prendre une place, mon Jules aime avoir une photo de tout le monde. Figure-toi qu'il était l'un de tes plus fidèles clients ! Il a, d'ailleurs, gardé un très bon souvenir de cette demoiselle. Peut-être la garderons-nous !

La Marquise. Comment s'appelle ton héros ?

Rosine. Hubert.

La Marquise. Tu diras à ton Hubert qu'il devra porter son attention sur une autre place !

Rosine. Valembresse. Hubert Valembresse ! Tu vois ? Pas vraiment le genre de type à se laisser impressionner par une Marquise. Mais si tu veux l'appeler, j'ai son numéro de téléphone

La Marquise prend son portable et fait le numéro de mémoire.

La Marquise. Hubert ? Rosette ! Comment vas-tu ?

L'autre lui demande si elle est sortie de prison.

Oui, je suis sortie depuis un mois. Je suis avec Rosine dans le café que tu connais ! Je veux que tu renonces.

L'autre lui demande pourquoi puisqu'elle s'est retirée des affaires.

Je me suis peut-être retirée, mais j'ai encore des obligés. Si tu vois ce que je veux dire.

L'autre lui fait remarquer que c'est un caprice.

Et bien disons que j'ai encore le moyen d'imposer mes caprices.

L'autre lui demande ce qu'ils doivent faire.

Il suffit tout simplement qu'elle refuse l'héritage. (*Un temps*). Au fait, j'ai envoyé quelques lettres à des connaissances qui sauraient quoi faire s'il m'arrivait quelque chose ou si ma volonté n'était pas respectée après ma mort. Est-ce clair ? Je te la passe ! Salut !

Elle passe le combiné à Rosine.

Rosine. Bien d'accord !

Elle raccroche. Et impressionnée, regarde la marquise

Comment leur expliquer que je décide du jour au lendemain de refuser l'héritage ?

La Marquise. Voilà cinq ans qu'ils te croient dans un Monastère sicilien ! Il sera facile de leur expliquer qu'une voix céleste t'a indiqué un autre chemin. Josiane est dans la remise. Autant battre le fer tant qu'il est chaud... N'est-ce pas ?

Rosine va dans la remise. La Marquise hésite un peu puis décide de sortir dehors.

Scène 12

Jean et Raymond sortent de leur cachette.

Jean. (*Ironique*). Comment tu vas ? Bel éphèbe dont on rêve toute une vie.

Raymond. Tu bois quelque chose, Eliot Ness ?

Jean. Trois bières !

Raymond. (*Réfléchissant*). Jean ! Il va falloir être courageux.

Jean. Comment ?

Raymond. On va faire comme si on ne savait rien.

ACTE 3

Scène 1

Raymond est assis. Anne fait le service.

Anne. Que prenez-vous Monsieur Raymond ?

Raymond. (*Complice*). Comme d'habitude.

Anne. (*Lui sert une bière brune*). Je pensais que vous ne m'aviez pas reconnue ?

Raymond. (*Souriant*). Je simulais. Tu connais ma délicatesse. (*Un temps*). Néanmoins, je n'oublie jamais les belles choses.

Anne. (*Réagissant au mot chose*). Toujours aussi misogynne. Je peux vous poser une question ?

Raymond. On peut toujours poser.

Anne. Vous m'avez parlé une fois de votre amour d'enfance. Ne serait-ce pas madame la Marquise ?

Raymond. C'était !

Anne. C'est fou.

Raymond. Fou ?

Anne. Un amour de 50 ans.

Raymond. L'argent m'avait pris ma fiancée. Et bien toute ma vie, j'ai payé. Attention, que des maisons chics où il fallait réserver et où le personnel était respecté.

Anne. Je sais.

Raymond. Moi aussi je sais. Je sais même que vous savez plein de choses. (*Un temps*). Tant que nous sommes dans les confidences, avec Ferdinand ça va ?

Anne. Ça va !

Raymond. Josiane ?

Anne. Aucun problème, il ne s'est rien passé entre nous. Enfin depuis que la maison est fermée.

Raymond. (*Amusé*). C'est moi qui l'y avais entraîné.

Anne. Il a été gentil de me recueillir. Surtout que je ne l'avais pas eu très souvent comme client.

Raymond. C'est un brave garçon. Mais, je croyais qu'il aurait tout de même cédé à la passion de la chair.

Anne. Je ne crois pas qu'il en soit encore capable.

Raymond. Vous savez que ça me fait très plaisir ce que vous me dites-là !

Anne. Pourquoi ?

Raymond. Parce que moi, je peux.

Ferdinand entre.

Ferdinand. Qu'est-ce que tu peux ?

Raymond. Devine !

Ferdinand. Et là vous deux. Nous sommes ici dans une maison honnête.

Raymond. Très, très, très, très, très...

Ferdinand. Ne n'y accueillons-nous pas une Marquise ?

Raymond. Si, si, si, si, si, si, si...

Anne. Patron, il n'y a presque plus de cacahouètes. Ce serait bien que j'aille acheter quelques paquets. Le fournisseur n'arrive que lundi et on risque de tomber à court.

Ferdinand. Vas-y ! Je tiens la boutique.

Il lui donne des sous et elle sort.

Raymond. (*Goguenard*). J'espère qu'elle n'oubliera pas la facture, au cas où tu aurais un contrôle.

Ferdinand pose un énorme soupir. Raymond s'inquiète.

Ça va toi ?

Ferdinand. Pour être franc, ton amour de jeunesse aurait pu venir ici quand j'étais en vacances.

Raymond. Tu ne pars jamais en vacances.

Ferdinand. Je serais parti.

Raymond. Pourquoi ?

Ferdinand. Tout ce remue-ménage ! Josiane à bout de nerf, Annette qu'on doit appeler Anne et je ne te parle pas de la cravate.

Raymond. Le pire !

Ferdinand. Tu veux mon avis ? Je crois que l'enfer est peuplé de cravate.

Jean arrive.

Voilà le tire-au-flanc !

Jean. Le quoi ?

Raymond. Celui qu'a échappé à la cravate.

Ferdinand. Déjà pour le service militaire, il était passé par les mailles du filet.

Jean. (*À Raymond*). Vous fêtez quelque chose ou tu noies ton chagrin.

Raymond. Ni l'un ni l'autre. Cette bière servie par Anne nous rappelle, à ton beau-frère et à moi, (*coquin*) d'agréables souvenirs.

Ferdinand. (*Craignant que Josiane n'entende*). Pas si fort !

La Marquise. (*Entrant*). Je ne vous dérange pas ?

Raymond. Pas du tout !

Jean. Cette bière leur rappelle paraît-il des souvenirs ! (*D'une voix pleine de sous-entendus*). Tu comprends ?

La Marquise. (*Pensant aux souvenirs*). Agréables, j'espère !

Raymond. Très.

Jean. (*Insistant*). Le déclic vient de ce que c'est Annette qui le leur a servi. Tu comprends ?

La Marquise. (*Mécanique*). Oui !

Jean. (*Sentencieux*). C'est louche.

Ferdinand. (*Craignant que La Marquise apprenne l'ancien métier d'Annette*). Jean, tais-toi !

Jean. Elle a le droit de savoir.

Ferdinand. Josiane ne serait pas contente.

Jean. Et alors ?

Raymond. Ferdinand a raison, c'est une histoire d'hommes.

La Marquise. (*Jouant à la perfection le rôle de celle qui ne sait pas*). Une histoire d'hommes dont Anne est l'héroïne.

Jean. Inutile de lui dire, elle a tout deviné.

Ferdinand. Mais non. (*À la Marquise*). Hein que tu n'as pas deviné ? (*Un temps*). Bon je résume, si t'as deviné, je me fais engueuler. Sinon, je ne me fais pas engueuler. Je répète donc ma question, est-ce que tu as tout deviné ?

La Marquise. (*Sympathique*). Non !

Ferdinand. (*Heureux*). Ah !

Jean. C'est spécieux !

Ferdinand. Demande-lui ! Elle te dira aussi que ce n'est pas spécieux !

La Marquise. D'ailleurs, Jean, je vous le demande deviner quoi ?

Jean. (*Méchant*). Qu'Annette était une pute.

Ferdinand. Jean !

Jean. Quoi ?

Raymond. C'est dégueulasse d'en parler sur ce ton-là.

Jean. Puisque c'est la vérité.

Raymond. Tu n'en sais rien, tu n'y es jamais allé.

Ferdinand. Moi non plus !

Jean. (*Ironique*). On te croit !

Raymond. J'ai rencontré plus d'humanité chez ces filles que chez la plupart des autres.

Ferdinand. (*Gaffeur*). Moi aussi ! (*Se rattrapant*). Bien que je n'y sois jamais allé.

Jean. C'est une question de sémantique.

Raymond. Et bien, je n'ai pas la même sémantique que toi.

Jean. N'empêche qu'un chat, c'est un chat.

Raymond. Les chats n'ont rien à voir là-dedans.

Ferdinand. Les chats, je ne peux pas dire. Mais moi, je n'y suis jamais allé.

Jean. Je trouve pas moi d'aller payer ce qu'on n'a pas été capable de conquérir. (*À la Marquise, qui est la raison pour laquelle il s'appesantit sur ce sujet*). Tu ne trouves pas Arlette ?

La Marquise. Je ne me permettrais pas de juger.

Raymond. Ça évite de se défouler sur les pauvres contribuables.

Jean. Pauvre ! Par définition un contribuable n'est jamais pauvre...

Ferdinand. Ça s'arrange après ton passage.

Jean. Si c'est tout ce que vous avez trouvé comme excuse pour fréquenter ces endroits malfamés.

Raymond. Si tu n'y es jamais allé, comment peux-tu savoir qu'ils sont malfamés ?

Ferdinand. Il les a contrôlés.

Jean. Jamais ! Je me suis toujours refusé à mettre les pieds dans un bordel, pour quelque raison que ce soit.

Ferdinand. (*Pensant à ses 15.000 euro*). Si j'avais su.

Raymond. On ne dit pas un bordel, mais une maison de rencontres. Je préfère ce terme. Là aussi, tu vois, c'est un problème de sémantique.

Ferdinand. Je préfère cette sémantique aussi ! Bien que je n'y sois jamais allé, dans les maisons de rencontres.

Raymond. (*À Jean*). Tu veux que je te dise ? J'ai été professeur pendant 35 ans. 35 ans à l'éducation nationale ! Tu imagines le nombre d'inspecteurs, de psychologues, de pédagogues, de psychopédagogue (*un temps*) il y en a qui cumulent, que j'ai rencontrés. Et bien, malgré cette expérience, tu es l'être le plus complexé que j'aie jamais rencontré.

Jean. Je suis complexé parce que je n'aime pas vos maisons de rencontres ?

Raymond. Non, parce que tu en es fier.

Ferdinand. Oueh, ce n'est pas parce que t'aimes pas qu'il faut en déguster les autres. (*Un temps*). Bien que je n'y sois jamais allé.

Ophélie entre.

Ophélie. Il y a de l'ambiance.

Ferdinand. Et tu n'y es pour rien.

Ophélie. Racontez-moi !

La Marquise. Ces messieurs se disputent sur le qualificatif à attribuer à une dame de compagnie

Ferdinand. (*Appréciant le terme utilisé par la Marquise*). Le terme est délicat.

Ophélie. Comment en êtes-vous arrivés à cette conversation ?

Ferdinand. Jean n'a pas pu se taire sur l'ancien boulot d'Annette.

Ophélie. (*Se disant qu'elle n'est peut-être pas la seule dans la confidence*). Curieux !

Ferdinand. Idiot, oui !

Ophélie. Ne lui en veux pas ! Un jour ou l'autre, la conversation en serait venue à l'ancien métier d'Annette.

Ferdinand. Je me demande bien pourquoi.

Ophélie. (*Indiquant ainsi à la Marquise qu'elle sait*). Demande à Madame !

La Marquise. (*Pas très à l'aise*). Ophélie fait allusion à l'Amérique du Sud !

Ophélie. Certainement.

La Marquise. (*À Ophélie*). L'Amérique du Sud n'est pas ce que vous croyez !

Raymond. (*Parlant d'Ophélie*). Elle confond avec la Thaïlande.

Ophélie. (*Fière*). J'ai toujours été première en géographie.

Ferdinand. Mon œil !

La Marquise. (*Avant qu'Ophélie ne réplique et d'une voix pleine de complicité*). Dans l'aide du prochain, vous étiez ?

Ophélie. Ça dépend du prochain !

Arrivée de Josiane.

Josiane. Ça va ? (*Espérant que personne ne se dispute*). Vous discutez ?

Ferdinand. Nous parlons sémantique.

La Marquise. Jean m'a dit ce que tu avais fait pour Arlette.

Josiane. (*Fâchée à son frère*). Quoi ?

La Marquise. Je t'en félicite. J'ai toujours apprécié les gens qui préfèrent comprendre que juger.

Josiane. (*Rassurée prenant un ton très dame patronnesse*). Ce n'était pas grand-chose !

La Marquise. Tu risquais ta réputation !

Josiane. Elle était d'un tel niveau qu'elle ne risquait rien.

Ophélie. (*Regardant la Marquise du coin de l'œil*). En aide du prochain, t'aurais été première.

La Marquise. (*Complice*). Certainement !

Josiane. (*Regardant dehors*). Voilà Rosine ! Je vais enfin pouvoir te la présenter

Ophélie. (*Tache exprès la robe de la Marquise*). Oh ! Je suis désolée, je ne l'ai pas fait exprès.

Josiane. Mais quelle maladroite celle-là ! (*À la Marquise*). Attends, ne t'en va pas ! Je veux te présenter Rosine.

La Marquise. Josiane, je ne peux pas me présenter ainsi à quelqu'un.

Josiane. C'est une amie, elle est toute simple.

La Marquise. Pas moi ! J'aurais honte !

Ferdinand. Une question de standing.

Ophélie. (*À Josiane*). Occupe-toi de Rosine, je vais réparer, moi-même. Je suis aussi bonne au lavage qu'en géographie.

La Marquise. (*Bas à Ophélie*). Je vous remercie !

Ophélie. Pensez, c'est tout naturel ! Je suis aussi excellente dans l'aide du prochain.

Elles sortent par la remise.

Scène 2

Rosine. (*Entrant*). Je suis venue vous dire au revoir !

Raymond. (*Ironique*). Vous entrez dans les ordres, paraît-il ?

Josiane. Je te regretterai !

Jean. Moi pas !

Rosine. Vous ne me connaissez pas et vous m'avez jugée.

Jean. Nous avons des renseignements de première main.

Rosine. (*Parlant de renseignements, pensant à la Marquise*). Au fait, où sont-ils ?

Ferdinand. Pardon !

Rosine. (*Expliquant*). Rosette n'est pas là ?

Josiane. Qui ça ?

Rosine. Ton invitée prestigieuse ! J'aurais tellement voulu la voir avant de partir.

Raymond. Vous savez, même sans elle, vous ne nous auriez pas eus.

Josiane. Qu'est-ce qu'elle raconte ?

Rosine. Je vois que tout le monde n'a pas atteint le même niveau de connaissance.

Ferdinand. Personne n'a un décodeur ?

Rosine. Je veux bien jouer ce rôle !

Raymond. (*Pensant que Rosine devra aussi dévoiler sa vraie identité*). Faudra le jouer jusqu'au bout !

Rosine. Maintenant, je m'en fous.

Jean. (*Menaçant*). Vous a-t-on dit que j'étais un ancien inspecteur des impôts ?

Rosine. Je n'ai plus rien à craindre !

Josiane. Voyons Rosine, pourquoi songerait-on à t'ennuyer ?

La Marquise. (*Entrant*). Parce que les vendeurs de drogue ont tendance à ne pas déclarer leurs bénéfices aux impôts.

Rosine. Contrairement aux tenancières de bordels !

Ferdinand. (*Rectifiant le mot « bordel »*). Maison de rencontres !

Rosine. (*Tout attendrissante*). Ma petite copine de cellule. (*Leur jetant à tous un regard de défit*). Tout est plus honnête comme ça.

ACTE 4

Scène 1

Ferdinand, Jean et Raymond sont attablés.

Jean. C'est marrant.

Raymond. Quoi ?

Jean. Maintenant qu'elle sait qu'on sait, je lui en veux.

Raymond. (*Sceptique*). Marrant ?

Jean. Pour s'être fait rouler, on s'est fait rouler.

Raymond. (*S'énervant*). Ça veut dire quoi s'être fait rouler ? Ca veut dire quoi ?

Ferdinand. Ça veut dire qu'on s'est fait rouler.

Raymond. Ça ne veut rien dire.

Ferdinand. Ben si, on croyait qu'elle était marquise et elle est...

Raymond. (*Menaçant*). Elle est ?

Jean. (*Faisant allusion au débat sémantique de la veille*). On ne va pas recommencer le débat, mais elle l'est.

Raymond. Maintenant, elle ne l'est plus.

Jean. Elle l'a été.

Ferdinand. Raymond, tu dois bien reconnaître qu'en 50 ans, elle a dû l'être un tout petit peu.

Raymond. Et alors ?

Jean. Elle t'a même dit que quand tu venais, elle se cachait.

Raymond. Et alors ?

Jean. Mais enfin ! Elle ne t'a pas déçu ?

Raymond. (*Têtu*). Non !

Jean. Tu n'as aucun regret ?

Raymond. (*Pensant à La Marquise*). Un regret, j'en ai un. Mais si je te disais lequel, je te choquerais.

Jean. Dans quel monde vivons-nous ?

Ferdinand. Moi, je n'y suis jamais allé ! Mais je crois que si j'y avais été, j'aurais le même regret que Raymond. Bien que je n'y sois jamais allé.

Jean. En tout cas, moi, je suis déçu !

Raymond. Si tu pouvais être déçu en silence, tu rendrais ta conversation plus agréable.

Scène 2

La Marquise. On parle de moi ?

Raymond. Mais non !

Jean lui tourne le dos ostensiblement.

La Marquise. Je crois que si !

Raymond. Mais non ! (*Montrant Jean*). Ce vieux débris joue au père la pudeur.

Jean. Le vieux débris a eu une vie qui lui permet de se regarder dans une glace.

Raymond. Quelle vie ?

Jean. La mienne !

Raymond. T'appelles ça une vie ?

Jean. C'est vrai, je le reconnais, je n'ai pas fait cinq ans de prison. Je ne mérite donc pas votre estime.

Ferdinand. Reconnais que tu n'as pas toujours été sympa !

Jean. Cite-moi une mauvaise action que j'ai pu commettre en 50 ans.

Ferdinand. Et les verres que je t'offrais gratuitement et sur lesquels tu m'as obligé à payer la TVA.

Jean. Attends, ça faisait 30 ans que tu m'en offrais et tu n'as été taxé que sur les quatre années qui précédaient le contrôle.

Ferdinand. Le fric que ça m'a coûté de t'offrir un verre.

Jean. J'appliquais la loi. Si un agent de l'administration n'a plus le droit d'appliquer la loi sans se le voir reprocher, où va-t-on ? Je suis désolé : La loi est la loi ! (*Regardant La Marquise*). Pour tout le monde.

Raymond. Elle a payé que je sache.

Ferdinand. (*À Jean*). Finalement dans cette vie, tout le monde aura payé sauf toi.

Jean. J'ai payé d'une vie de chasteté, un amour déçu.

Ferdinand. Mais personne ne t'a jamais obligé de vivre en chasteté !

Jean. Si ! Moi ! Parce que je suis un homme honnête. Et quand un homme honnête promet de n'aimer qu'une personne, il tient parole. Si vous n'êtes pas capables de comprendre ça, j'en suis désolé (*un temps*) pour vous.

Il sort.

Scène 3

Raymond. Allez va-t-en ! Va te regarder dans ta glace, andouille !

La Marquise. Je n'aurais jamais cru qu'une gamine de 17 ans puisse faire autant de tort.

Raymond. Ne te culpabilise pas ! Ce sont des grimaces ? S'il est resté célibataire, c'est tout simplement parce qu'il était impuissant.

La Marquise. Je ne crois pas que ce soit la raison. (*Un temps*). J'en suis même sûre.

Raymond. Peut-être ! Et bien, il faut croire qu'il n'aimait pas ça ! En tout cas, personne n'a jamais forcé quelqu'un à rester célibataire.

Ferdinand. D'ailleurs, Raymond aussi est resté célibataire.

Raymond. J'avais une manière plus agréable de te rester fidèle. D'ailleurs, tu es au courant !

Ferdinand. (*Inquiet*). Au fait ! Tu as vu tous tes clients ?

La Marquise. Sans exception. Mais rassure-toi Ferdinand ! Je puis témoigner que tu n'y es jamais allé.

Ferdinand. Ah ! Je sais, je sais... Mais les gens sont tellement médisants.

La Marquise. Quand bien même tu y serais allé, je suis tenue au secret professionnel.

Ferdinand. Ça c'est bien, le secret professionnel.

La Marquise. Au moins aurai-je fait quelque chose de bien !

Raymond. Bien plus que tu ne le crois. Sans toi, cette Rosine mettait la main sur l'établissement.

Ferdinand. Oui et non, je la tenais à l'œil.

La Marquise. Qu'est-ce que je vous sers ? Maintenant que je peux !

Ferdinand. Un petit whisky !

Raymond. (*Bas à Ferdinand*). Tu n'as pas envie de sortir ?

Ferdinand. Non !

Raymond. (*Indiquant qu'il a envie de draguer*). Si !

Ferdinand. (*À Raymond*). Est-ce bien de notre âge ? (*À la Marquise qui fait semblant de ne rien remarquer*). Finalement, je vais le boire dehors. C'est un principe ! Dans mon bistrot, je bois toujours mon whisky dehors.

Scène 4

La Marquise. (*Allusion à la sortie de Ferdinand*). Ça nous rajeunit !

Raymond. (*Jouant l'innocent*). Quoi ?

La Marquise. (*Du ton de celle qui n'est pas dupe*). Raymond !

Raymond. Pardon ! (*Satisfait*). J'ai toujours été doué pour faire sortir les importuns. (*Un temps. Hésitant*). Mais c'est après...

La Marquise. (*Étonnée*). Tu as bien progressé un peu ?

Raymond. (*Affirmatif*). Non ! Tu sais tout de ma vie sentimentale.

La Marquise. La première fois que je t'ai vu arriver, c'était il y a presque de 40 ans. Je n'en croyais pas mes yeux. J'ai failli aller vers toi et tout te raconter. Et puis...

Raymond. Tu ne l'as pas fait.

La Marquise. Je n'ai pas osé.

Raymond. Tu as bien fait car à 30 ans, j'étais un peu con. Je ne t'aurais pas acceptée.

La Marquise. Merci pour ta franchise, j'ai moins de regrets.

Raymond. *(D'un ton de reproche).* Par contre à 40, j'étais beaucoup mieux !

La Marquise. Tu n'as pas changé.

Raymond. Qu'en sais-tu ?

La Marquise. À cause de ta voix ! Quand la voix ne change pas, l'homme ne change pas. Tu ne te rends pas compte à quel point ta voix peut marquer. Ton entrée était attendue par toutes. Tu ne t'en rendais pas compte ?

Raymond. *(Fier).* Un peu quand même.

La Marquise. Dès que tu sonnais, je me cachais derrière la grande tenture du vestibule et j'entendais ta voix. Au début avec les larmes aux yeux puis avec de plus en plus de rires et de moins en moins de larmes. À la fin, c'était un spectacle que tu m'offrais deux fois par semaine.

Raymond. T'aurais dû tirer le rideau.

La Marquise. Peut-être !

Raymond. Il n'est peut-être pas trop tard.

La Marquise. Que veux-tu dire ?

Raymond. Tu fais l'idiote ou tu te fous de moi ?

La Marquise. Quoi ?

Raymond. Tu ne vois pas que je te demande en mariage.

La Marquise. Maintenant !

Raymond. Je ne pouvais pas te le demander avant, tu te cachais. Alors c'est oui ?

La Marquise. À notre âge ?

Raymond. Évidemment, on ne va pas se marier à un autre ? Et en ce qui concerne ce à quoi tu penses, tu peux me faire confiance. *(Un temps).* Alors, c'est oui ?

Elle fait signe oui.

Ah, je suis content. Tu veux que je te dise ?

Scène 5

Anne entre.

Raymond. *(Continuant sa phrase sans s'occuper d'Anne).* J'ai bien fait d'attendre. Je vais aller m'acheter un nouveau costume ! *(À Anne).* Annette, si un milliardaire s'amène, tue-le !

Il sort.

Anne. Que se passe-t-il ?

La Marquise. Je vais me marier !

Anne. Avec Monsieur Raymond ?

La Marquise. Oui !

Anne. Je suis bien contente pour vous. Vraiment ça me fait plaisir. Car je trouve injuste ce qui vous est arrivé. Comme quoi, il y a une justice. En plus, confiance pour confiance, Monsieur Raymond, *(faisant allusion à ses performances sexuelles)* pas mal !... En tout cas beaucoup mieux que Monsieur Ferdinand.

La Marquise. *(Génée).* Merci Annette !

Anne. Toutes les filles pensaient comme moi ! Un peu bourru au début, mais dès qu'il se détend, il devient très vite très bon. *(Un temps).* Si je puis me permettre un conseil ?

La Marquise. Il ne faut rien négliger.

Anne. Essayez qu'il ait un petit coup dans le nez, la première fois.

Scène 6

Jean entre. Anne s'apprête à lui annoncer la bonne nouvelle.

Anne. Oh Monsieur Jean

La Marquise. *(L'interrompant).* Merci Annette, je lui dirai moi-même.

Anne. Je vous laisse.

Elle sort.

Jean. Je peux m'asseoir ?

La Marquise. Bien sûr !

Jean. *(Bougon).* Drôle de destin que le nôtre.

La Marquise. Toute vie est un destin !

Jean. J'ai été le seul à tenir ma promesse et c'est moi qu'on traite de salaud !

La Marquise. C'est vrai que tu te vengeais ?

Jean. Je ne sais pas. À force de le dire, je vais finir par le croire. En tout cas, je n'ai jamais rien commis d'illégal.

La Marquise. Je ne peux pas en dire autant.

Jean. Je ne te juge pas !

La Marquise. menteur !

Jean. Quand ton mari est mort et que tu t'es retrouvée sans rien, pourquoi n'es-tu pas venue me voir ?

La Marquise. Parce que moi aussi, j'avais décidé de me venger.

Jean. Belle vengeance !

La Marquise. Chacun la sienne !

Jean. C'est la seule raison ?

La Marquise. Je sortais d'un tas de problèmes et vous étiez deux à m'attendre.

Jean. Le salaud ! Si j'avais su, je lui aurais cassé la figure.

La Marquise. C'est justement ça que je ne voulais pas.

Jean. Par désespoir, tu es devenue prostituée.

La Marquise. Un peu. Et puis je t'ai dit, je voulais me venger.

Jean. Finalement, vous vous en êtes bien tirés tous les deux. Lui t'a été fidèle en s'amusant une fois par semaine...

La Marquise. *(Rectifiant).* Deux !

Jean. Toi... Oh bien sûr, tu n'as pas dû t'amuser tous les jours... Mais enfin, tu n'as jamais fait le trottoir ?

Elle dit non de la tête.

La Marquise. Nous faisons dans le luxe et le haut de gamme.

Jean. Et puis tu étais la chef.

La Marquise. J'ai eu de la chance.

Jean. Chef plutôt cool, si j'en crois Annette.

La Marquise. Mes pensionnaires ont toujours eu le droit de refuser un client.

Jean. Ça existe ça ?

La Marquise. C'est très rare !

Jean. En somme, toi aussi, tu peux te regarder dans la glace.

La Marquise. Je crois ! Mais tu sais, c'est tout de même un sale milieu.

Jean. Tant qu'il y aura des clients, ça existera.

La Marquise. Tout le monde n'a pas comme toi la force de rester fidèle à ses principes.

Jean. J'avais juré de n'aimer que toi et j'ai tenu parole.

La Marquise. Comme lui !

Jean. En profitant de la misère humaine deux fois par semaine.

La Marquise. Il s'est toujours assuré que les filles l'acceptaient librement.

Jean. Qu'importe, c'est immonde !

La Marquise. Tu aurais voulu qu'il s'arrête de vivre, comme toi.

Jean. Que veux-tu dire ?

La Marquise. Je connais les hommes ! C'est même ce que je connais de mieux. Pourquoi n'as-tu pas vécu, Jean ?

Jean. J'ai tenu ma promesse. Je t'ai été fidèle.

La Marquise. Fidèle ? Et toutes ces filles auxquelles tu rêvais avant de t'endormir ?

Jean. Je ne comprends pas.

La Marquise. Ne me dis pas que des collègues, des voisines ne t'ont jamais attiré ! Pourquoi n'as-tu jamais essayé de les séduire ?

Jean. Je t'aimais.

La Marquise. Et c'est confortable, n'est-ce pas d'aimer une icône de loin. Et puis la chasse au contribuable, c'est quand même plus excitant que la messe le dimanche matin. Surtout que dans sa tour d'ivoire, on peut distribuer des leçons de morale, jouer les redresseurs de tort. Et le soir, on s'endort en rêvant à la belle voisine, à la jolie collègue. Rêver vous permet de changer de femme sans divorcer, de sauter une génération sans faire jaser et de piquer la femme du copain sans passer pour un goujat.

Jean. Pourquoi me dis-tu ça ?

La Marquise. Parce que tout le monde a droit à sa vérité. Je vous ai fait l'amour à tous les deux, je vous connais. Raymond m'a aimée.

Jean. Moi aussi ! Et je t'ai regrettée, toute ma vie.

La Marquise. Oui, mais tu ne m'as pas pleurée. Ce regret te servait d'alibi pour ne pas vivre. En cela, je t'ai évité le sacerdoce. Si tu ne m'avais pas connue, tu serais rentré dans les ordres.

Jean. Ce n'est pas vrai ! Et c'est parce que tu es partie que j'ai pensé à y rentrer.

La Marquise. Faux ! Tu y pensais déjà avant.

Jean. Comment peux-tu le savoir ?

La Marquise. C'est toi qui me l'as dit. Et crois-moi, c'est le genre de confidences qu'une femme n'oublie pas.

Jean. Je suis le méchant, c'est ça ?

La Marquise. Mais non ! Tu n'es ni méchant, ni bon... Ni blanc, ni noir comme dirait Ophélie. Tu es comme nous, humain... Disons que tu as peut-être un peu moins vécu.

Jean. Je n'ai pas vécu.

La Marquise. En rêve, tu as du vivre quinze vies comme la nôtre.

Jean. Alors, épouse-moi !

La Marquise. Quoi ?

Jean. Tu as raison, j'ai oublié de vivre pendant 50 ans. C'est vrai, je le reconnais. Je me suis endormi tous les soirs en imaginant que je faisais

des cochonneries avec les filles que j'avais croisées dans la rue. Parfois, j'imaginai des relations sado maso avec des femmes chef d'entreprise que je contrôlais et tu sais quoi ?

La Marquise. Non !

Jean. Je me donnais le rôle du maso. *(Un temps)*. Arlette, épouse-moi !

La Marquise. Je n'ai aucun fantasme sadomaso

Jean. Mais ça, c'était de temps en temps pour rigoler tout seul dans mon lit. Nous, nous aurons des relations comme un couple de notre âge.

La Marquise. C'est impossible !

Jean. Arlette, je t'en prie, je veux vivre un peu.

La Marquise. Mais tu as vécu.

Jean. Tu m'as démontré le contraire.

La Marquise. Je n'aurais pas dû.

Jean. Arlette, tu m'as convaincu.

La Marquise. Je ne peux pas.

Jean. Je t'en prie, donne un sens à ma vie. Tu m'as éclairé sur mon existence. Arlette, il suffit que tu dises oui pour que ma vie ait un sens. Arlette, pitié ! Alors, c'est oui ?

Elle fait signe oui de la tête.

Merci Arlette ! Je t'aime.

Il veut l'embrasser. L'arrivée d'Annette l'en empêche.

Je te laisse mon amour.

Il sort.

La Marquise. Annette, je viens d'apprendre une chose. Gérer cent hommes, ce n'est rien... Mais deux !

ÉPILOGUE

Ophélie parle à Dominique qui parle à Josiane.

Ophélie. Dominique, j'ai un problème. Il paraît que quelqu'un est mort et je ne sais pas qui ?

Dominique. Tu veux un coup de main Josiane ?

Josiane. Merci, ça ira !

Ophélie. *(Bas à Dominique).* Dis-moi qui ? C'est pour pas que je fasse une gaffe. Ce n'est pas de ma faute si je suis partie une semaine. Je n'ai compris qu'il se passait quelque chose qu'en voyant du noir sur la porte.

Dominique. *(À Josiane).* Attends, je vais t'aider !

Josiane. C'est fou, la famille vient juste de se réconcilier et il faut qu'il en profite pour partir.

Dominique. D'un autre côté, s'il était mort avant, il n'aurait pas vécu ces bons moments.

Ophélie. *(Pour elle-même).* Mais qui est-ce qui est mort ?

Ferdinand entre.

Au moins, ce n'est pas Ferdinand.

Ferdinand. Je peux enlever ma cravate.

Josiane. Comme tu veux. Ils vont bientôt arriver ?

Ferdinand. Ils me suivaient.

Dominique. De toute façon, tout est prêt.

La Marquise entre. Josiane l'embrasse.

Josiane. Ma pauvre Arlette. Tu seras revenue un peu tard. Il m'a dit que vous deviez vous marier. Même que l'autre disait que c'était impossible. Tu bois quelque chose ?

La Marquise. Un whisky.

Ophélie. Moi aussi ! *(Bas à la Marquise).* Qui est-ce qui est mort ?

La Marquise. Celui que je devais épouser !

Ophélie. Me voilà bien avancée !

Ferdinand. Je propose un toast ! Annette, remplis les verres !

Tous lèvent leurs verres après qu'Annette les a remplis.

Ophélie. À qui boit-on ?

Ferdinand. Au défunt !

Tous. Au défunt !

Ophélie. Je ne sais pas à qui, mais au défunt !

Josiane. J'aimerais aller me coucher !

Dominique. On va te laisser ! Tu viens Ophélie ?

Ophélie. Je voudrais savoir qui est mort !

Dominique. Viens, je te le dirai peut-être !

Elles sortent. Josiane sort également.

Ferdinand. Tu peux aller Annette !

Elle sort.

La Marquise. (À Ferdinand). Tu ne montes pas près de Josiane ?

Ferdinand. Je la connais, dans ces cas-là, seul son frère était autorisé à la consoler. Et toi ?

La Marquise. Je crois que je vais rester encore un peu ici. Si tu veux bien.

Ferdinand. Tu l'attends ?

La Marquise. C'est bien mon tour !

Ferdinand. Les deux ont prétendu à Josiane que tu leur avais dit oui ! T'aurais vu l'engueulade. Heureusement, connaissant Jean, on a tout de suite su qu'il mentait.

La Marquise. Ferdinand ! Ils ne mentaient ni l'un l'autre.

Ferdinand. Ça alors ! Et tu vas épouser...

La Marquise. Personne !

Ferdinand. Ça y est le voilà ! Qu'est-ce que tu vas lui dire ?

La Marquise. On verra bien !

Ferdinand. Je m'éclipse ?

La Marquise. C'est mieux !

Ferdinand sort.

Raymond. (Entrant). Il m'a écrit une lettre. (À la Marquise). Ça va, toi ?

La Marquise. Comme-ci comme ça ! Tu ne l'ouvres pas ?

Raymond ouvre la lettre.

Raymond. (Lisant). J'ai enregistré un message pour elle et toi. Il est dans le tiroir du comptoir. (Arrêtant de lire). Incapable de faire les choses simplement.

La Marquise va chercher l'enregistreur.

La Marquise. S'il l'a enregistré pour nous, on doit l'écouter.

Raymond. Qu'en est-il de nous ?

La Marquise. Je crains que le destin ne soit pas favorable à notre union ! Je suis désolée !

Raymond. Sacré Jean, il nous aura emmerdés jusqu'au bout !

La Marquise fait aller l'enregistrement et on entend la voix de Jean.

Jean. Salut les amoureux ! Et oui, c'est encore moi ! Mais rassurez-vous, je ne vais pas vous ennuyer. J'ai tellement ennuyé de gens dans ma vie que je ne vais pas m'y remettre maintenant que je suis de l'autre côté du mur ! Mon pauvre Raymond, je suppose que celle qui aura été l'unique amour de notre vie s'apprête à te dire que vu les circonstances, il est difficile de vous marier. Et toi, tu te dis que décidément, j'aurai emmerdé le monde jusqu'au bout ! Tu es même en train de te demander si je ne me suis pas suicidé ! Rassure-toi, vieux snock, un homme comme moi ne se suicide pas, il se laisse aller. En général, ça suffit ! En partant, je me dis que tous les trois, si on ne s'est pas vu pendant 50 ans, on a tellement pensé aux deux autres que c'est presque comme si on avait fait ménage à trois. Et c'est ça qu'Arlette a voulu nous dire en nous disant oui à nous deux pour la deuxième fois. Tu avais raison l'autre jour, Arlette. Je n'ai vécu qu'en rêve. Par contre, où tu te trompais, c'est que je n'ai rêvé que de toi. Et s'il m'est arrivé de penser à d'autres femmes, c'est toujours ton visage qui, au final, revenait. Pendant que je parle, je te revois courant vers moi qui t'attendais derrière le porche du lycée. J'espère que Raymond m'excusera. Cette image n'a duré que quelques dizaines de secondes mais c'est la plus belle image qu'un homme n'ait jamais vue. Et je ne peux pas croire que cette image ait pu servir d'alibi. Non, cette image méritait qu'on y sacrifiât toute une vie. Par cette image qui a accompagné mon existence : je t'ai aimée, Arlette et là où je suis, je t'aime encore. Mais je ne voudrais pas que vous croyiez que j'aie fait cet enregistrement pour vous faire pleurer sur mon sort. Mon petit Raymond, tous les trois, nous avons vécu ni tout blanc, ni tout noir, comme dirait Ophélie mais nous avons vécu. Et aujourd'hui, j'ai décidé qu'Arlette devait aller en blanc à l'Eglise et comme je ne suis plus là... ce sera toi qui tu la conduiras Raymond. Et oui, Raymond, tu devras te marier à l'Eglise. Ce sera ma dernière volonté et mon ultime vacherie ! Tu ne trouves pas cocasse qu'un inspecteur des impôts termine son existence par une vacherie de séminariste. Comme je sais bien que tu es timide quand tu ne payes pas, je t'ai enregistré une petite musique... Pour t'encourager. Adieu les enfants... Et surtout que ce soit (*un temp*) en noir, en blanc, en vert ou en gris ... Vivez !

La musique résonne (ce peut être Li bia bouquet). Ils hésitent.

Alors vous dansez ?

Ils dansent pendant que les autres apparaissent un verre à la main. Le dernier à apparaître dans la pénombre est Jean.

Bernard FRIPIAT 25 rue de la Croix Nivert 75015 PARIS

Tél. : 01.47.83.94.72.

<http://b.fripiat.googlepages.com/>

b.fripiat@noos.fr

Dépôt : SABAM (Belgique) Responsable : Yves Haubourdin

(00 32 2 286 82 73) yves.haubourdin@sabam.be

Merci de noter que cette pièce est déposée à la SABAM et non à la SACD

Du même auteur...

Le Juge et le Ministre suivi des **Killers** (théâtre). Paris 2005.
Éditions GUNTEN.

Les Killers « *Je ne connais rien de plus jubilatoire que d'interpréter un personnage qui assouvit une légitime vengeance. Il suffit de voir le nombre de vedettes qui ont joué le Comte de Monte-Cristo. Malheureusement, de tels rôles au féminin sont rares. Il faut dire que la vengeance nécessite une vive intelligence et que la plupart des auteurs sont des hommes... Lorsque s'est présentée l'occasion de jouer Sylvie qui, pendant plus d'une heure, se venge patiemment d'un mufle qui s'est cru killer, je ne l'ai pas laissée passer. On devrait conseiller la lecture de cette pièce à toute femme victime d'une goujaterie.* » (Nadia Moreau, Comédienne)

Le Juge et le Ministre « *Deux êtres forts, durs, insensibles (en tout cas en apparence) qui s'affrontent droit dans les yeux est toujours un spectacle original. En jouant ce rôle du Juge, je me remémore les westerns de Sergio Leone qui ont bercé mon enfance. Avec un plaisir extrême, j'y retrouve la même force, la même tension et, surtout, le même humour.* » (Jean-François Warmoes, Comédien).

Les Monstres ordinaires (recueil de nouvelles). Paris 2003.
Éditions GUNTEN.

22 textes inspirés de la fable « le loup et l'agneau » qui racontent l'histoire tragique de la violence face à l'innocence, du pouvoir de la méchanceté sur la gentillesse. Parfois la gentillesse prend le dessus, mais n'utilise-t-elle pas une autre forme de méchanceté ? « *Si ces innocents récits pouvaient apporter un réconfort aux agneaux et dépouiller les loups de leur carapace de faux prétextes, ils n'auraient pas été complètement inutiles. En tout cas, il faudrait les conseiller à toute personne qui possède une ombre de pouvoir* » (Aimé Stelling)

Winston Churchill. La décision qui sauva le monde (théâtre).
Paris 2001. Éditions de l'Harmattan.

La pièce décrit l'hypothétique rencontre entre Churchill et Hess, le 10 mai 1941. Hess veut que l'Angleterre cesse le combat, Churchill voudrait savoir quand l'Allemagne attaque la Russie. Chacun essaye de soutirer à l'autre ce qu'il désire. N'hésitant pas à puiser dans des documents historiques et dans les discours de Churchill, elle permet de comprendre comment et pourquoi ce dernier prit la décision de poursuivre la lutte. Décision qui sauva le monde.

Le Siècle des Pardase (roman). Paris. 2000. Éditions GUNTEN

Nous sommes le 21 novembre. Bertrand Pèlerin déposé voilà 27 ans dans un orphelinat par sa mère soucieuse de le protéger a reçu une lettre bizarre l'invitant à retrouver ses origines. Il va découvrir les branches survivantes de cette famille de fous, son histoire et vivre un week-end que les vieux auraient voulu pacifique, mais qui sera meurtrier car la vengeance de Théophile Pardase ne s'arrête que le lundi 23 novembre.

Se Réconcilier avec l'Orthographe. Paris. 1997. Éditions
DEMOS

Cette méthode, évitant les règles grammaticales, offre une multitude de moyens mnémotechniques empreints d'humour afin d'écrire sans faute.

Comment réussir vos examens ? Paris. 2007. Éditions DEMOS.

Partant du principe que l'intelligence ne vous dispense pas d'être malin, ce livre vous offre une série d'astuces afin de mettre toutes les chances de votre côté.

99 questions à mon coach d'orthographe. Paris. 2008. Éditions DEMOS.

Au pluriel, faut-il un s à euro ? Quand écrit-on j'ai et j'aie ?

Depuis quinze ans, Bernard Fripiat répond à ces interrogations lors de stages d'orthographe que fréquentent chefs d'entreprises, assistantes de direction, commerciaux, informaticiens... Ce sont ces questions et ses réponses que vous retrouverez regroupées dans cet ouvrage. Chaque question se termine par une saynète qui résume avec humour la problématique exposée.

Pièces de théâtre accessibles gratuitement sur Internet <http://b.fripiat.googlepages.com/> Bernard FRIPIAT. 25 rue de La Croix Nivert. 75015 Paris. Tél. : 01.47.83.94.72. b.fripiat@noos.fr